

TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

03

20
15

T
B

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 3 - APRILE 2015

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

Comitato direttivo

PIETRO TARAVACCI (Direttore responsabile),
ANDREA BINELLI, MATTEO FADINI, FULVIO FERRARI, CARLO TIRINANZI DE MEDICI.


Comitato scientifico

SIMONE ALBONICO (*Lausanne*), FEDERICO BERTONI (*Bologna*), CORRADO BOLOGNA (*Roma Tre*), FABRIZIO CAMBI (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), CLAUDIO GIUNTA (*Trento*), DECLAN KIBERD (*University of Notre Dame*), ARMANDO LÓPEZ CASTRO (*León*), FRANCESCA LORANDINI (*Trento*), ROBERTO LUDOVICO (*University of Massachusetts Amherst*), OLIVIER MAILLART (*Paris Ouest Nanterre La Défense*), CATERINA MORDEGLIA (*Trento*), SIRI NERGAARD (*Bologna*), THOMAS PAVEL (*Chicago*), GIORGIO PINOTTI (*Milano*), MASSIMO RIVA (*Brown University*), ANDREA SEVERI (*Bologna*), JEAN-CHARLES VEGLIANTE (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), FRANCESCO ZAMBON (*Trento*).

Redazione

GIANCARLO ALFANO (*Napoli Federico II*), FRANCESCO BIGO (*Trento*), DARIA BIAGI (*Roma*), VALENTINO BALDI (*Malta*), ANDREA BINELLI (*Trento*), PAOLA CATTANI (*Milano Statale*), VITTORIO CELOTTO (*Napoli Federico II*), SILVIA COCCO (*Trento*), ANTONIO COIRO (*Pisa*), ALESSIO COLLURA (*Palermo*), ANDREA COMBONI (*Trento*), CLAUDIA CROCCO (*Trento*), FRANCESCO PAOLO DE CRISTOFARO (*Napoli Federico II*), FRANCESCA DI BLASIO (*Trento*), ALESSANDRA DI RICCO (*Trento*), MATTEO FADINI (*Trento*), GIORGIA FALCERI (*Trento*), FEDERICO FALOPPA (*Reading*), ALESSANDRO FAMBRINI (*Trento*), FULVIO FERRARI (*Trento*), ALESSANDRO ANTHONY GAZZOLI (*Trento*), CARLA GUBERT (*Trento*), ALICE LODA (*Sydney*), DANIELA MARIANI (*Trento*), ADALGISA MINGATI (*Trento*), VALERIO NARDONI (*Modena – Reggio Emilia*), ELSA MARIA PAREDES BERTAGNOLLI (*Trento*), FRANCO PIERNO (*Toronto*), STEFANO PRADEL (*Trento*), ANTONIO PRETE (*Siena*), MASSIMO RIZZANTE (*Trento*), CAMILLA RUSSO (*Trento*), FEDERICO SAVIOTTI (*Pavia*), MARCO SERIO (*Trento*), PAOLO TAMASSIA (*Trento*), PIETRO TARAVACCI (*Trento*), CARLO TIRINANZI DE MEDICI (*Trento*), ALESSIA VERSINI (*Trento*), ALESSANDRA ELISA VISINONI (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

TRADUCTION ET QUÊTE IDENTITAIRE. LE CAS DE LA GÉORGIE

MAIA VARSIMASHVILI-RAPHAEL – *Université Paris Ouest Nanterre La Défense*

La traduction géorgienne relève des questions identitaires que le peuple s'est posé durant son histoire. Du V^e au XXI^e siècles, elle reflète les rapports interculturels entre les Géorgiens et les mondes gréco-byzantin, perse, russe et européen. Le processus de traduction se présente comme un dialogue entre les langues, les cultures, les sensibilités esthétiques. Le terme géorgien *targmani*, qui provient de *targum*, met l'accent sur la dimension herméneutique. La traduction cherche à dépasser l'opposition entre identité et altérité et, avec la littérature originale, participe à la dynamique de la langue nationale et à la transmission de la tradition.

Georgian translation raises questions of identity that have been posed by the people throughout history. From the 5th to the 21st Centuries, it is a reflection of intercultural relations between Georgians and Greco-Byzantine, Persian, Russian and European peoples. The translation process can be seen as a dialogue between languages, cultures, sensitivities. The Georgian term *targmani*, which derives from *targum*, accentuates the hermeneutic dimension. Translation seeks to go beyond the contradiction between identity and otherness and, with original literature, participates in the dynamic of national language and transmission of tradition.

Le Petit Robert (édition de 1977) définit le mot “traduire” de la manière suivante : « Faire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive de deux énoncés ». Si cette définition met l'accent sur l'équivalence, le Dictionnaire de l'Académie française (édition de 1684) fait valoir l'étymologie latine du mot dont la première acception, qui a survécu jusqu'à nos jours dans l'usage juridique, ne s'applique qu'aux personnes et signifie « Transférer d'un lieu à un autre ». Le deuxième usage du mot renvoie au domaine langagier : « Tourner un ouvrage d'une langue en une autre ».¹

La traduction, en tant que processus, est-elle l'action de transférer, de passer, de transposer, de tourner, d'interpréter ? Si on accepte le concept humboldtien de la langue comme vision du monde, on sera sans doute frappé d'observer combien de nuances ce mot, lui-même traduisible, acquiert dans des langues différentes et à quel point chacune d'elles, l'anglais, l'italien, l'allemand, le russe, y nuance une vision historiquement forgée. En géorgien, le mot “traduction”, *t'argmani*, provient de *targum*, mot qu'on rattache à la racine *tirgâm* et qui serait d'origine akkadienne ou hittite. Dans la pratique liturgique synagogale, le *meturgeman*, artisan du *targum*, cherche à adapter la Parole à un nouveau contexte linguistique, socio-culturel et religieux, la canaliser selon des traditions d'interprétation. La mission exégétique, interprétative, la visée herméneutique a historiquement constitué pour les Géorgiens l'essence de ce processus et du dialogue interculturel. Ce dialogue n'a pas été facile durant les époques où les limites étaient bien tracées entre le monde chrétien et le monde musulman, entre l'Occident et l'Orient, entre les genres et les styles différents. Enfin, notons la difficulté linguistique que pose la recherche d'équivalences entre des langues aussi éloignées que le géorgien, qui appartient à la famille des langues kartvéliennes (dont les autres langues sont orales) et les langues indo-européennes.

¹ *Dictionnaire de l'Académie française-dédié au Roy*, 2 voll., Paris, Jeant Baptiste Coignard, 1694, vol. 2, p. 538.

Tout au long de son histoire, la Géorgie, petit pays situé au carrefour de l'Europe et de l'Asie, a été continuellement soumise à des invasions, des migrations entre les steppes russes et les montagnes du Caucase et de l'Iran, entre l'Asie centrale et l'Asie occidentale. Depuis l'Antiquité, elle a représenté un carrefour de voies de commerce entre l'Orient et l'Occident, véhiculant, avec la marchandise, des cultures, des langues, des religions.

Durant des siècles, l'activité de traduction, s'articulant au questionnement identitaire, a reflété le rapport de la "géorgianité" avec les mondes gréco-byzantin, perse, russe ou européen. Elle ne fut pas uniquement un instrument d'échanges et de rapports entre différentes aires culturelles, mais aussi celui de l'adoption ou de la récusation des modèles étrangers de représentation.

L'origine de l'histoire de la littérature géorgienne remonte aux premières traductions des textes de la Bible (Isaïe, Ezéchiel, Esdras I, Psaumes) dont les fragments ont été conservés dans les palimpsestes des V^e-VII^e siècles. A partir du X^e siècle, la traduction tend à se professionnaliser et ses premières théories sont formulées. Mais il faut attendre le début du XX^e siècle pour que des œuvres traduites fassent l'objet d'une étude scientifique. Aux pionniers de ce domaine, Korneli Kekelije, Šalva Nuc'ubije, Pavle Ingoroqva se sont succédés plusieurs générations de chercheurs : Zaza Alek'sije, Simon Qauxč'išvili, Elene Metreveli, Levan Menabde, Elguja Xintibije. Les textes traduits du V^e au XVIII^e siècle sont étudiés comme une partie intégrante de l'ancienne littérature géorgienne. Il faut également reconnaître le mérite des scientifiques géorgiens qui ont déployé leurs activités à l'étranger, tels que Mixeil T'arxnišvili, Grigol P'eraje, ainsi que des spécialistes étrangers comme Marie Félicité Brosset, Robert P. Blake, Gérard Garitte, Bernard Outtier. Les recherches philologiques ont toujours été étroitement liées aux avancées d'autres disciplines. Une place particulière revient aux travaux de linguistique d'Akaki Šanije, Arnold Č'ik'obava, Giorgi Axvlediani, Varlam T'op'uria, orientés vers la recherche des catégories et des normes propres à la langue géorgienne.

Les études philologiques et linguistiques ont créé une base solide propice au développement de la traductologie géorgienne, en tant que discipline indépendante. Celle-ci naît dans les années 1950, Givi Gaččilaje en jetant les bases théoriques.² Dans les années 1970, les traducteurs Elguja Mağraje, Niko Qiasašvili, Vaxtang Čelije, Levan Bregaje enrichissent la traductologie nationale de leurs réflexions critiques et théoriques. Dans les années 1990-2000 paraissent les ouvrages de K'et'evan Burjanaje, Giorgi Cibaxašvili.³ Une place particulière revient aux ouvrages de Dali P'anjikije,⁴ qui restent dans la droite ligne des recherches de Gaččilaje et font de la stylistique la pierre angulaire de la traduc-

2 GIVI GAČ'EC'ILAJE, *Mxatvruli t'argmanis t'eoriis sakit'xebi* [Problèmes de traduction littéraire], Tbilissi, Sabčot'a Sak'art'velo, 1959.

3 K'ET'EVAN BURJANAJE, *XIX^e saukunis k'ar'uli mxatvruli t'argmanis sakit'xebi* [Les problèmes de la traduction géorgienne littéraire au XIX^e siècle], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1992 ; GIORGI CIBAXAŠVILI, *T'argmanis t'eoriisa da prak'tikis sakit'xebi* [Problèmes théoriques et pratiques de la traduction], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 2000.

4 DALI P'ANJKIJE, *T'argmanis t'eoria da prak'tika* [Théorie et pratique de la traduction], Tbilissi, Ganat'leba, 1988 ; *T'argmanis axali t'eoriebi da stilis ekvivalentobis problema* [Les nouvelles théories de la traduction et le problème de l'équivalence stylistique], Tbilissi, Ganat'leba, 1995 ; *K'art'uli t'argmanis istoriis sakit'xebi* [De l'histoire de la traduction en Géorgie], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1999 ; *Ena-t'argmani-mkit'xveli*, [Langue-Traduction-Lecteur], Tbilissi, Une Maison d'édition à Tbilissi, 2002.

tion. La traductologie géorgienne se développe dans le dialogue avec différentes théories, dont celles de Roman Jakobson, Eugène Nida, Jiří Levý, Tamara Silman. Les théoriciens contemporains s'appuient principalement sur les recherches sociolinguistiques et psycholinguistiques et mettent en relief la dimension sociale et culturelle de la traduction. Ainsi, celle-ci est définie comme un "dialogue interculturel"⁵ ou une "communication interculturelle",⁶ un acte de communication universelle qui prend une importance particulière dans un contexte de globalisation.

Le présent article n'est qu'une modeste tentative de présenter la traduction en Géorgie comme un processus ininterrompu et dynamique, indissociable de la quête identitaire multiséculaire d'une nation. Nous chercherons à déceler quelques étapes clés dans l'histoire de la traduction sans toutefois recourir à une quelconque schématisation des processus littéraires. Nous nous limiterons à des traductions de langues étrangères en géorgien en mettant l'accent sur les corrélations entre la langue, les attentes et les sensibilités historiques et culturelles.

I LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

La christianisation de la Géorgie au IV^e siècle trace la première ligne de partage des eaux dans la culture géorgienne. Selon les spécialistes, la Bible, du moins certaines parties, a dû être traduite en géorgien aux confins des IV^e et V^e siècles ou au plus tard, vers le milieu du V^e siècle.⁷ Les premières traductions furent probablement réalisées à partir des sources grecques, bien qu'ultérieurement elles fussent révisées selon les sources arméniennes, syriaques et grecques. Le premier manuscrit réunissant les textes bibliques date de 978. Il a été commandé par le couvent géorgien du Mont Athos, Iviron (où il est toujours conservé) et réalisé au couvent d'Oški. Une rédaction plus tardive, commentée, connue sous le nom de Bible de Gelat'i, a été réalisée au XII^e siècle. Le XVII^e siècle marque une nouvelle étape dans le recueil et l'étude des textes bibliques. La Bible de Mc'xet'a (XVII^e siècle), établie sous la direction de Sulxan-Saba Orbeliani, réunissant 44 livres de l'Ancien Testament, s'appuie sur les versions géorgiennes antérieures, aussi bien que sur la traduction latine et sur celle en arménien, parue en 1666 à Amsterdam. La Bible de Mc'xet'a contient également les Psaumes, qui constituaient généralement un livre liturgique à part. Le texte le plus complet est connu sous le nom de Bible de Bakar. Il fut imprimé en 1743 à Moscou par le prince Bak'ar, fils du roi Vakhtang VI. Cette édition, dont ne nous sont parvenus que 100 exemplaires, est le couronnement du long travail du roi Archil (1704-1713), exilé en Russie. La version contient les livres de l'Ancien Testament, les apocryphes et les textes canoniques de l'Évangile. Les livres des Maccabées et d'Esdras ont été traduits du slave.

5 INESA MERABIŠVILI, *T'argmani - kulturqt'a dialogi* [La traduction comme dialogue interculturel], Batoumi, Association géorgienne de Byron, 2005.

6 Programme de Master *Théorie et Pratique de la Traduction*, Université d'Etat de Tbilissi, http://www.tsu.edu.ge/data/file_db/faculti-humanites, cite consulté le 17/12/2014.

7 Cf. HELENE METREVELI éd., *Cignni juelisa aḡk'umisani* [Les livres de l'Ancien Testament], 3 t., Tbilissi, Mec'niereba, 1989-1991; *Pavles epistolet'a k'art'uli versiebi* [Versions géorgiennes des Épîtres de Paul], in *Jveli k'art'uli enis kat'edris šromebi* [Travaux de la chaire de l'ancien géorgien], sous la dir. d'Akaki Šanije, Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1974, XVI; NINO MELIK'ISVILI, *Bibliur cignt'a jveli k'art'uli t'argmanebi* [Les anciennes traductions géorgiennes des livres bibliques], Tbilissi, Alilo, 2009.

Les manuscrits des X^e-XI^e siècles présentent plusieurs versions des traductions de l'Évangile : celles de ĵruči I (936), de K'sani (X^e siècle), de Parxali (973), de Tbet'i (995), d'Alaverdi (1054). Une place importante est occupée par les recueils d'hymnes, les recueils ascétiques et homilétiques, le typikon, les recueils mixtes *Mraval'avi* (par analogie à *Ot'xt'avi*, Évangile) faits selon le modèle du *Panegyrikon* grec.

Si les premiers traducteurs ne visent que des fins liturgiques, les suivants s'adressent à des lecteurs de plus en plus nombreux, de plus en plus instruits et exigeants. Comme l'indique Levan Menabde, le volume de littérature traduite témoigne de l'intérêt du peuple géorgien pour la littérature et l'étendue de son horizon intellectuel, aussi bien que des ambitions culturelles et politiques des Géorgiens.⁸

Aux IV^e-V^e siècles, l'Église géorgienne dépend du patriarche d'Antioche. Elle devient autocéphale dans les années 60-70 du V^e siècle,⁹ à l'époque du règne de Vaxtang I (442 (?)-502). L'influence de l'Église d'Orient perdure jusqu'au milieu du VIII^e siècle. Les échanges avec les mondes syrien et arménien marquent toute cette période. Au début du VI^e siècle, une mission de treize religieux syriens jette les fondements de la vie monastique en Kartlie. Les foyers monastiques géorgiens se multiplient en Syrie, en Palestine jusqu'au Sinaï, en Égypte et deviennent les véritables centres des lettres et sciences ecclésiastiques géorgiennes.¹⁰ Les descriptions des manuscrits conservés à Jérusalem et au Mont Sinaï – Évangile, lectionnaire, recueil hagiographique, hymnes, paraklitons –¹¹ témoignent de l'intensité de l'activité de traduction.¹²

Avec l'adoption du christianisme, la Géorgie, sous la domination perse, s'opposait à l'Iran des Sassanides et au mazdéisme. À partir du VII^e siècle, la culture chrétienne se heurta à la civilisation arabe qui affecta profondément le pays. Le VII^e siècle fut également marqué par le clivage religieux entre les Géorgiens et les Arméniens, ces derniers persévérant dans la croyance monophysite.¹³ Dans ce contexte, un rapprochement de la culture géorgienne avec la culture byzantine et un essor du sentiment identitaire se pro-

8 LEVAN MENABDE, *Jveli k'art'uli literaturuli urt'iert'obani* [Les échanges littéraires en ancien géorgien], in «Literaturuli jiebani», XXI (2001), sur : <http://www.nplg.gov.ge/gsd/cgi-bin/library.exe>.

9 NODAR LOMOURI, *K'ristianobis gavrc'eleba sak'art'veloši* [La propagation et l'ancrage du christianisme en Géorgie], Tbilissi, Patriarcat géorgien, 2009.

10 Sur ce sujet, voir : LEVAN MENABDE, *Jveli k'art'uli mcerlobis kerebi* [Les foyers de l'ancienne littérature géorgienne], 2 voll., Tbilissi, Université d'État de Tbilissi, 1962-1980.

11 Les manuscrits géorgiens sont conservés à la Bibliothèque du Patriarcat grec de Jérusalem, ainsi qu'à la Bibliothèque du monastère de Sainte-Catherine du mont Sinaï. Le Centre national des manuscrits de Tbilissi travaille actuellement sur un projet visant à numériser les manuscrits du mont Sinaï et à établir des catalogues anglo-géorgiens.

12 ALEK'SANDRE C'AGARELI, *Drevnegruzinskie pamâtniki na svâtoj sinajskoj zemle* [Les anciens monuments géorgiens sur la Terre sainte et à Sinaï], in «Pravoslavny Palestinsky Sbornik», IV (1883), pp. 144-191; ROBERT BLAKE PIERPONT, *Catalogue des manuscrits géorgiens de la Bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem*, in «Revue de l'Orient chrétien», XXIII (1922-1923), pp. 345-413; IVANE ĴAVAXIŠVILI, *Sinas mt'is k'art'ul'xelnacert'a aqceriloba* [La description des manuscrits géorgiens du Mont Sinaï], Tbilissi, Mec'niereba, 1947; GÉRARD GARITTE, *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï*, Louvain, Imprimerie Orientaliste, 1956; ZAZA ALEK'SIJE e MAHÉ JEAN-PIERRE, *Manuscrits géorgiens découverts à Sainte Catherine du Sinaï*, in «Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres», CXXXIX (1995), pp. 487-494.

13 Au début du VII^e siècle, le catholicos de Kartle Kirion I détache l'Église géorgienne de la communauté monophysite et déclare son adhésion à l'orthodoxie chalcédonienne.

duisirent. La littérature du VII^e au X^e siècle, originale comme traduite, est profondément pénétrée par la conscience nationale. Les avancées de la construction étatique renforcent cette dernière.¹⁴ La langue géorgienne, en tant que langue littéraire et liturgique, devient le ferment de la tendance à l'unification des deux parties de la Géorgie, l'orientale et l'occidentale, cette dernière se trouvant jusqu'à ici sous l'influence de l'église byzantine. Giorgi Merç'ule, auteur de la *Vie de Saint Grégoire de Xanjt'a* (951), exprime l'idée de l'intégrité culturelle et politique de la manière suivante : « La Kartlie englobe tout un pays dans lequel le *Kondakion* et l'*Euchologe* se prononcent en langue géorgienne ».¹⁵ L'hymne *Louange et gloire à la langue géorgienne* (X^e s.), attribué à Ioane Zosime, clame l'élection du géorgien : détentrice de tout le mystère, mentionnée comme Lazare par l'Évangile, elle sera la langue du Jugement dernier.¹⁶

Le travail de traduction est concomitant à la création d'œuvres originales. Si l'hymnographie géorgienne, dans les premiers temps, révèle la prédominance du modèle grec, dérivé de celui de Jérusalem et régi par un système prosodique, vers le X^e siècle, elle voit apparaître des modèles originaux. Le recueil d'hymnes, doté d'une notation neumatique, établi au X^e siècle par Mik'ael Modrekili offre un exemple sans précédent : l'hymnographie géorgienne, par opposition à l'octoéchos grec, crée un paracliton géorgien.¹⁷ Aux IX^e-X^e siècles, apparaissent les recueils *Jlispirni et gvt'ismšoblisani* (eirmoi et theotokia)¹⁸ sur le modèle de l'*irmologion*. Le chant liturgique géorgien marque également ses distances avec le chant grec : il se développe sous le signe de la polyphonie.¹⁹

Le développement de l'hagiographie nous offre un autre exemple de "nationalisation". Durant la période que le linguiste Joseph Karst nomme "orientale-ibérique",²⁰ les hagiographes puisent leurs sujets d'un côté dans les écrits arméno-arabes,²¹ puis gréco-byzantins et de l'autre, se tournent vers la vie nationale. À côté des versions géorgiennes des biographies de Timothée le Thaumaturge, de Jean Edesse, de saint Jean Damascène,

14 Dans les années 980, commence le mouvement de l'unification des entités politiques et le terme "Kartlie" (royaume de la Géorgie de l'est) donne naissance au terme "Sak'art'velo" (nom géorgien de la Géorgie), désignant une entité politique, culturelle et linguistique. Le processus d'unification s'achève sous le roi David IV le Bâtitseur (1089-1125). Durant ce siècle, du roi David à la reine Tamar (1184-1213), la Géorgie, puissant royaume englobant le Caucase, connaît son Age d'or.

15 GIORGI MERÇ'ULE, *Šromay da moğuačebay ġirsad c'xovrevisa c'mindisa da netarisa mamisa čuenisa Grigol Ark'imandritisa* [La vie et l'oeuvre du père bienheureux l'Archimandrite Grégoire], in *Jveli k'art'uli agiograf'uli literaturis jeglebi* [Œuvres hagiographiques de l'ancienne littérature géorgienne], sous la dir. d'Ilia Abulaje, Académie des sciences de la RSS de Géorgie, 1964, I (V^e-X^e siècles), pp. 248-319.

16 ZOSIME IOANE, *K'ebay da didebay k'art'ulisa enisay* [Louange et gloire à la langue géorgienne], in *Sinuri mravalt'avi 864 clisa* [Le Mravalt'avi du Sinai de 864], a cura di Akaki Šanije, Université d'Etat de Tbilissi, 1959, V, p. 283.

17 GURAM D'ASAT'IANI éd., *K'artuli mcerloba. Enc'iklopediuri lek'šikoni* [Littérature géorgienne, dictionnaire encyclopédique], Tbilissi, Ganat'leba, 1984, I.

18 Cf. *Jlispirni et gvt'ismšoblisani*, textes recueillis, annotés et préfacés par Helene Metreveli, Tbilissi, Mec'nie-reba, 1971.

19 Sur l'hymnographie géorgienne voir : PAVLE INGOROQVA, *Giorgi Merç'ule*, Tbilissi, Sabčot'a mcerali, 1954 ; *T'xzulebat'a krebuli 7tomad* [Œuvres en 7 tomes], Tbilissi, Sabčot'a Sak'art'velo, 1965, III.

20 JOSEPH KARST, *Littérature géorgienne chrétienne*, Paris, Bloud et Gay, 1934, p. 19.

21 BERNARD OUTTIER, *Les enseignements des Pères, un recueil géorgien traduit de l'arabe*, in «Bedi Kartlisa», XXXI (1974), pp. 36-47 ; *Le manuscrit de Tbilis A-249, un recueil traduit de l'arabe et sa physionomie primitive*, in «Bedi Kartlisa», XXXV (1977), pp. 97-106.

des martyrs Artémios, Eleuthérios, les hagiographies et les martyrologues commémorent les saints de l'Eglise géorgienne : sainte Nino, sainte Chouchanik, saint Habo, saint Grigol, saint Gobron, David et Constantin etc.

La littérature traduite est adaptée aux traditions et aux besoins de l'Eglise nationale. Pour parler des traductions de cette époque, les lettrés des XI^e-XII^e siècles emploient l'adjectif "géorgien" : "l'Evangile géorgien", "les psaumes géorgiens", "le canon géorgien". Les traducteurs cherchent à résoudre le problème traduit et met l'accent sur la culture du destinataire de son message. Voici un exemple fourni par un manuscrit du *Synaxaire géorgien*.²² Ce recueil, « adapté aux goûts de la société nationale de l'époque »,²³ contient *L'Invention de saint Etienne, serviteur élu et le premier martyr*, œuvre hagiographique traduite. Celui-ci révèle certaines contradictions avec les textes grecs.²⁴ Par exemple, le traducteur géorgien rattache la figure du protomartyr au soleil, héros d'une épopée païenne, héros cosmique (« Son visage est comme soleil. Comme il est impossible de regarder en face le soleil et de jouir de sa vue, de même je ne peux regarder en face saint Etienne »).²⁵

A partir des VI^e-VII^e siècles, nous observons une tendance croissante : la révision ou, pour ainsi dire, la "mise à jour" des anciennes traductions. Elle montre une approche créative de la traduction, mais aussi des exigences accrues, les changements des intérêts théologiques et philosophiques du traducteur et du lecteur et un développement de la fonction cognitive et sociale du livre. En règle générale, le traducteur évite tout travail sur un texte déjà traduit, témoignant de son extrême respect et de son gratitude envers les premiers traducteurs. Quand il procède à la révision de l'ancienne traduction, le traducteur cherche à justifier et argumenter sa démarche. Ces arguments peuvent être divers : l'ancienne traduction a été perdue, s'est avérée défectueuse ou a été réalisée à partir d'une source intermédiaire.

La révision vise, avant tout, à réduire l'écart qui s'est creusé entre la littérature liturgique et la pratique liturgique, ce dernier étant un phénomène dynamique. Les traductions du lectionnaire peuvent nous servir d'exemple. Ce type de recueil a été créé pour la pratique liturgique de Jérusalem au IV^e siècle, en langue grecque. Au VII^e siècle, à la suite du déplacement du centre liturgique de Jérusalem à Constantinople, de nouvelles normes liturgiques, en grec, issues de l'amendement de l'ancien canon de Jérusalem, ont été mises en place. La traduction géorgienne (V^e s.)²⁶ se retrouva en décalage avec les nouvelles règles liturgiques et une nouvelle version s'imposa vers le milieu du VIII^e siècle.²⁷ Les manuscrits des VII^e-XI^e siècles du lectionnaire correspondent aux différentes étapes de la révision de la traduction initiale. Ils tiennent compte des modifications qui ont été apportées à la source grecque, mais aussi de la tradition des traductions géorgiennes.²⁸

22 *Le Synaxaire géorgien. Rédaction ancienne de l'Union arméno-géorgienne, publié et traduit d'après le manuscrit du couvent Iviron du Mont Athos*, in «Patrologia orientalis», XIX (1929), sous la dir. de Nikolaj Marr, pp. 625-657.

23 *Ivi*, p. 637.

24 *Ivi*, p. 638.

25 *Ivi*, p. 634.

26 HELENE METREVELI, *Ujvelesi k'art'uli Iadgari [Le plus ancien Iadgari]*, Tbilissi, Mec'niereba, 1980, p. 684.

27 MICHEL TARCHNISHVILI, *Le grand lectionnaire de l'église de Jérusalem (V^e-VIII^e siècles)*, 4 voll., Louvain, Peeters, 1959-60, vol. 1.

28 KORNELI DANELIA, *K'art'uli lek'c'ionaris parizuli xelnaceri [Le manuscrit parisien du Lectionnaire géorgien]*, Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1987, vol. 1, pp. 518-519.

Les changements que subit le goût littéraire peuvent être un autre moteur de la révision des traductions archaïques. Le goût byzantin du X^e siècle rejette le style simple et naturel, “rude et grossier” en privilégiant le style brillant et merveilleux.²⁹ Siméon le Logothète, dit Métaphraste, réalise dans la deuxième moitié du X^e siècle une compilation des Vies des Saints, en les abrégant, les embellissant et les simplifiant. Le terme “métaphrase” qui est employé pour désigner son œuvre, ne traduit pas seulement le changement d’un style en un autre, mais encore la glose ou paraphrase. L’œuvre de Siméon Métaphraste, traduite en géorgien par Euthyme Hagiorite, David de Tbet’i, Ephrem le Mineur, éveille chez les Géorgiens le goût de l’hagiographie métaphrastique. Ainsi, la version géorgienne de la *Vie d’Ilarion Kartveli* de saint Euthyme Hagiorite³⁰ est refondue dans les années 1074-1100 en une version métaphrastique par Théophile le Prêtre-Moine.

L’œuvre de Siméon Métaphraste naît dans un Byzance en plein essor. La Renaissance macédonienne (867-1056), puis la période prospère du règne de la dynastie comnène (1081-1185) contribuent à l’amplification du rayonnement de Byzance à l’extérieur. Les Géorgiens cherchent à participer au renouveau culturel byzantin. L’activité littéraire s’inscrit dans un grand projet national et vise à défendre le prestige de l’Etat géorgien, de sa culture face à Byzance, aux Grecs hautains et à leur donner un rayonnement international. Cette volonté s’accroît dans un contexte où les différentes régions de la Géorgie, et en particulier la Tao-Klarjet’i, gagnent en puissance économique et politique. La dynastie des Bagratides contrôle non seulement les régions voisines, mais répand son influence jusqu’à la Chaldie byzantine. Les Bagrationi apportent leur aide militaire aux empereurs et affirment leur importance diplomatique à la chancellerie byzantine.

Les centres monastiques géorgiens du mont Athos, d’Olympe, de Constantinople, qui reçoivent l’héritage culturel et spirituel des monastères de Tao-Klarjet’i, jouent un rôle important dans les échanges culturels et littéraires byzanto-géorgiens. Les moines du mont Athos, Ioané et Euthyme l’Hagiorite, Georges l’Hagiorite, initiés à la philologie et à la scholastique byzantines, représentent l’école littéraire et traductologique dite “athonite” (X^e s.). Les fondateurs de cette école manifestent la conscience d’un certain retard par rapport à la littérature byzantine et la nécessité d’un “rattrapage”. Voici comment Ioané (?-1005) s’adresse à son fils, Euthyme (955 ?-1038), lequel débute son activité littéraire :

Mon fils ! Le pays de Kartlie dispose d’un nombre insuffisant de livres. Plusieurs livres lui manquent. Je vois que Dieu t’a doté d’un don. Agis, pour le faire fructifier.³¹

Comme le remarque Helene Metreveli, « Ioané ne prenait pas pour mesure le niveau de la littérature géorgienne du X^e siècle, mais celui que Constantinople avait atteint dans ce domaine ».³²

29 JACQUES PAUL MIGNE, *Nouvelle encyclopédie théologique*, 54 voll., Paris, Ateliers catholiques, 1851-59, vol. 23, p. 1289.

30 Le texte original grec a été composé au IX^e siècle par Basile Asikrites.

31 GIORGI AT’ONELI, *C’xoreba netarisa mamisa čvenisa Iovanesi da Ep’ t’vimesi* [Les vies des Pères bienheureux Ioané et Euphyme], in *Jveli k’art’uli agiograf’uli literaturis jeglebi* [Les œuvres de l’ancienne hagiographie géorgienne], Tbilissi, Académie des sciences de la RSS de Géorgie, 1967, II, pp. 38-100.

32 HELENE METREVELI, *Le rôle de l’Athos dans l’histoire de la culture géorgienne*, in «Bedi Kartlisa», XLI (1983), pp. 17-26, p. 21.

Le travail de traduction déployé par Euphtyme étonne par son abondance. Il choisit les textes inexistantes jusque là en géorgien, les genres et domaines inconnus ou peu connus de la littérature géorgienne.³³ Parmi ses traductions, notons le *Typicon* de Sainte Sophie de Constantinople, le *Petit nomocanon*, *L'exposé sur la foi* de Jean Damascène, les *Discours* de Grégoire de Nazianze etc. Les traductions, fondées sur les principes de l'interprétation libre, sont réalisées ou révisées selon des sources grecques dont la riche collection est conservée à la laure d'Iviron. Euphtyme et ses disciples sont des pionniers de la traduction professionnelle.

Georges l'Hagiorite (1009-1065), faisant grand cas de l'exactitude, surtout quand il s'agit des termes théologiques, procède à la révision de nombreuses traductions faite par Euphtyme. Ainsi, il traduit à nouveau *L'exposition de la Foi orthodoxe* de Jean Damascène. Si dans la traduction d'Euphtyme, l'œuvre porte le titre *Cinamjǰvari* [*Guide*], Georges l'Hagiorite dès le titre - *Gardamoc'ema uc'ilobeli sarcmunobisa* - marque sa fidélité à l'original. Ses traductions de l'Évangile et des Psaumes deviennent des textes canoniques de l'Église géorgienne et le demeurent jusqu'à ce jour.

Le grand travail de révision déployé par l'école athonite comprend également les traductions faites à l'aide d'une langue intermédiaire. Comme exemple, on peut citer *La création de l'Homme* de Grégoire de Nysse, traduite de l'arabe et retraduite par Georges l'Hagiorite du grec. Un autre représentant de l'école athonite, Euphrem le Mineur, exprime sa position par rapport aux sources de la manière suivante : « Au fils d'un Arménien, au petit-fils d'un Grec [...] j'ai préféré mon propre enfant ».³⁴

Les traducteurs ne sont pas seulement guidés par les besoins pratiques de l'Église, mais aussi par les valeurs littéraires de l'œuvre. Les colophons, les sommaires, les préfaces de leurs ouvrages témoignent d'un travail philologique. L'art de la traduction commence à être théorisé. Euphrem le Mineur élabore la théorie de la traduction qui comporte trois principes : 1. le texte doit être traduit directement à partir de son original ; 2. la traduction doit rester fidèle à l'original sans néanmoins dénaturer la langue d'arrivée ; 3. la traduction doit être accompagnée de commentaires, expliquant les questions littéraires ou historiques liées au texte de départ. Les traductions d'Ephrem – les Psaumes, les œuvres de Pseudo-Denys d'Aréopage, de Jean Chrysostome, etc. – se distinguent par l'usage des catènes, *scholies* et *lexica* qu'il est le premier à introduire dans la littérature géorgienne.

Le travail philologique, régi par des intérêts théologiques et philosophiques, atteint une nouvelle phase sous la plume d'Arsène d'Iqalt'o et d'Ioane Petrici (XI^e-XII^e siècles), érudits nourris par la Renaissance byzantine. La préface, les commentaires, l'épilogue joints à la traduction de *Stoicheia* de Proclus par Ioané Petritsi apportent les preuves de l'étude philologico-philosophique réalisée par le traducteur.

Les principes de la traduction, ultérieurement définis comme le style de l'école de Petrici,³⁵ s'attachent à l'exactitude linguistique. Si les traductions des Athonites se dis-

33 Il réalise également les traductions du géorgien en grec : *Barlaam et Josaphat*, *Martyre de Michael de Saint Saba*.

34 HELENE METREVELI éd., *K'art'ul xelnacert'a aǰceriloba qop'ili saeklesio muzeumis (A) kolek'c'iisa* [*Description des manuscrits géorgiens de la collection (A) de l'ancien Musée de l'Église*], Tbilissi, Mec'niereba, 1986, p. 189.

35 Ioane Petrici, après ses études académiques à Constantinople, passe plusieurs années au monastère géorgien

tinguaient par une langue naturelle, un style simple et laconique, l'école de Petriconi, veillant à l'équivalence avec les sources grecques, emploie abondamment des grecismes et des néologismes, une syntaxe étrangère au géorgien. Dans le contexte néo-hellénique, la traduction met en avant les notions d'équivalence, de correspondance, de fidélité.

Ainsi, entre le V^e et le XI^e siècle, le processus de traduction se révèle être une véritable démarche herméneutique. Si d'un côté, il est guidé par les besoins empiriques, de l'autre, il est le dépassement d'une expérience esthétique révolue.

2 LES TRADUCTIONS DU PERSE

Si un pôle des échanges culturels et littéraires entre la Géorgie et l'extérieur est le monde chrétien arabo-gréco-byzantin, l'autre est constitué par la culture de l'Islam. L'étude scientifique des rapports entre la Perse et la Géorgie commence à la fin du XIX^e siècle avec Nicolas Marr et Alek'sandre Xaxanachvili, représentants de l'école orientaliste de l'Université de Saint-Pétersbourg. Elle suscite un vif intérêt de la part des spécialistes géorgiens, et ce jusqu'à nos jours.³⁶

Les premières traductions du persan apparaissent au XII^e siècle (selon certaines hypothèses, au X^e siècle)³⁷ et contribuent à l'essor de la littérature et de la poésie laïques. La politique de la tolérance religieuse, ethnique et culturelle, menée par l'Etat géorgien au XII^e siècle, donne le feu vert à l'intérêt pour la littérature de l'Islam. L'historien I. Javaxišvili remarque :

Si, dans la réalité politique, la Géorgie luttait contre les principautés musulmanes et la Perse, la poésie et la culture rapprochaient spirituellement les Géorgiens des Perses et semait de l'amitié là où il y avait des hostilités. Les Géorgiens ne se sentaient pas étrangers à la culture musulmane et respectaient profondément la littérature, la science et l'art de leurs ennemis politiques.³⁸

Le roi T'eimuraz I (1589-1663) est une figure emblématique de ce dédoublement : luttant toute sa vie contre Shah Abbas I, chrétien fervent, il est profondément épris de la langue et la littérature persanes. « La douce mélodie de la langue persane m'a donné envie de devenir poète », déclare-t-il dans la préface de sa traduction de *Layli et Madjnoun* de Nizami.

Parmi les traductions des siècles XII^e-XVIII^e, figurent *Wis et Ramin* de Fakhreddin Assad Gorgani, *Shahnamé* de Firdousi, *Yousouf et Zoleïkha* de Djami, *Kalila et Dimna* (à partir de la rédaction persane faite par Hosain Waëz) etc. Des supposées sources persanes ont suscité de longs débats scientifiques autour de certaines œuvres, comme

de Retritzionitissa (Bulgarie). Puis il revient en Géorgie et dirige l'Académie de Guélati.

³⁶ Voir : GIORGI LOBŽANIJE, *K'art'ul-sparsuli literaturuli urt'iert'obebis kulevis istoria* [Histoire de l'étude des échanges littéraires perso-géorgiens], in *K'art'ul-sazg'vargarét'uli literaturuli urt'iert'obebis kulevis istoria* [Histoire de l'étude des échanges littéraires entre la Géorgie et l'étranger], sous la dir. d'Elguja Xint'ibije, Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 2011, pp. 134-161.

³⁷ KORNELI KEKELIJE, *Jveli k'art'uli literaturis istoria* [Histoire de l'ancienne littérature géorgienne], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1958, vol. 2, p. 28.

³⁸ IVANE JAVAXIŠVILI, *K'art'veli eris istoria* [Histoire de la nation géorgienne], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1965, vol. 2, p. 306.

Le Chevalier à la peau de tigre de Šot'a Rust'aveli (XII^e s.),³⁹ considéré comme l'œuvre majeure de la littérature géorgienne, et *Amiran-Darejaniani* de Mose Xoneli (XII^e s.).⁴⁰

Remarquons que les traducteurs semblent moins préoccupés par les principes de fidélité et d'équivalence. Ce qui les fascine, ce sont les aventures humaines, la tempête des sentiments, la peinture des combats, etc. Et pour les exprimer, ils se tournent vers les "ornements" stylistiques et les nouveaux moyens de versification offerts par la poésie orientale.

La traduction en prose de *Wis et Ramin* (XI^e siècle), attribuée à Sargis de T'mogvi (XII^e s.) offre un exemple de traduction libre. Le traducteur cherche à adapter le texte à la réalité nationale et sa langue à la nature du géorgien. Certaines images sont "christianisées". Par exemple, pour décrire l'état d'esprit de Ramin, il écrit : « Parfois il descendait dans le cachot comme Joseph et parfois s'élevait jusqu'à la lune, comme Jésus ». ⁴¹ Les termes absents de la langue géorgienne sont commentés. Le traducteur suit les normes du géorgien classique. Dans la composition, on reconnaît également sa touche : les fables, les sentences constituent des sous-chapitres. Si certains passages sont développés, d'autres sont abrégés, comme ceux contenant de longues descriptions, le début du poème louant la gloire d'Allah, etc.

En observant la méthode de traduction libre employée par les traducteurs géorgiens, Davit' Kobijé, iranologue, remarque :

Les traducteurs géorgiens interprétaient à leur manière les œuvres persanes. Ils les retravaillaient selon leur propre goût et leur intuition littéraire. Ainsi, il convient de reconnaître leur rôle d'auteur, de la même manière qu'on le reconnaît à certains poètes d'Orient (Navoï et d'autres) que l'on nomme auteurs et non pas traducteurs.⁴²

A partir du XIII^e siècle, la tradition hymnographique géorgienne, constituée d'un côté par les plus anciennes traductions en prose rythmique et d'un autre, par l'iambe, basé sur le vers syllabique, est en déclin. La métrique arabe halilienne, quantitative, enracinée dans le perse dari, se fraye un chemin dans la poésie géorgienne laïque. Les formes

39 La polémique autour de l'authenticité de l'œuvre de Roust'aveli a été suscitée par un vers de prologue : « J'ai trouvé cette histoire perse, interprétée en géorgien et je l'ai mise en vers ». Le roi Vakhtang VI (1675-1737), qui commente le poème, déclare qu'« une histoire identique est introuvable en Perse ». En 1890, Nicolas Marr avance l'hypothèse de l'origine perse de l'œuvre. Dans son article *Cerili Vep'xistqaosnis gamo* [*A propos de Vep'xistqaosani*], in « T'eatri », II (12 mars 1890), il affirme que le sujet est "emprunté" à la littérature perse et que l'original se trouve à Londres, au British Museum. Les recherches qui ont suivi ont infirmé cette affirmation de Marr en prouvant que dans le prologue il ne s'agit que d'un topos littéraire. L'œuvre a été traduite en français par S. Tsouladzé (ROUSTAVÉLI CHOTA, *Le Chevalier à la peau de tigre*, trad. par Serge Tsouladzé, Paris, Gallimard, 1964) et G. Bouatchidzé (ROUSTAVÉLI CHOTA, *Le Chevalier à la peau de panthère*, trad. par Gaston Bouatchidzé, Paris/Moscou, Publications orientalistes de France/Radouga, 1989).

40 Traduit en français par G. Bouatchidzé (*Amiran-Darejaniani*, Editions Orientalistes de France, Moscou, Radouga, 1990).

41 *Visramiani*, texte recueilli, annoté et préfacé par A. Gvaxaria et M. T'odua, Tbilissi, Editions de l'Académie des sciences de R.S.S. de Géorgie, 1962).

42 DAVIT' KOBİJE, *Šabnames k'art'uli verstebis sparsuli cqaroebi* [*Les sources persanes des versions géorgiennes de Šabname*], Tbilissi, Académie des sciences de R.S.S. de Géorgie, 1959, vol. I, p. 32.

quazide, mansavi, rubâi lui deviennent familières. Parmi les techniques de la versification, le *madjama*, vers basé sur les rimes homonymiques, connaît un succès particulier. De Rust'aveli (XII^e s.) à Galaktion Tabijé (1891-1959), en passant par Šavteli, Č'axruxajé (XII^e s.), T'eimuraz I, Vaxtang VI (1675-1737), Alek'andre Čavčavajé (1786-1846), Akaki Ceret'eli (1840-1915), le *madjama* devient une pierre de touche qui permet aux poètes de tester leur virtuosité poétique. Dans la vague "orientaliste" de la poésie géorgienne, une place particulière est occupée par les *achoughs*, bardes urbains de la Géorgie du déclin du XVIII^e siècle, dont le plus brillant représentant fut l'arménien Sayatnova.⁴³ L'engouement pour la poésie persane fait réfléchir les Géorgiens sur quelques questions, non seulement littéraires, mais aussi sociologiques. Avant tout, on voit pour la première fois des questions se poser sur la différenciation du goût esthétique selon les groupes sociaux, sur les limites entre une culture légitime et une culture populaire, phénomène que Pierre Bourdieu observe à la fin des années 1970.⁴⁴ Malgré tout le sérieux attaché à l'extase lyrique des poètes soufi, à leur allégorisme,⁴⁵ les modèles de la poésie persane sont principalement associés à la poésie de divertissement, qui correspond au goût populaire. Pour désigner ce type de recueils, T'emuraz I emploie l'expression "les livres de sac à selle" qui fait penser au "roman de gare" moderne.

Le modèle persan, enraciné dans la poésie laïque, s'oppose à la tradition littéraire religieuse en perte. Le même T'eimuraz I, se plaint : « Personne ne veut plus d'Évangile, ni de livre des Apôtres ». ⁴⁶ Dans ce contexte de mutations des goûts esthétiques et des valeurs morales, le problème du choix du texte par le traducteur se pose avec une nouvelle acuité : doit-il offrir au lecteur les "bâtons du sucre"⁴⁷ qu'il réclame ou marcher "au-dessus les fronts de la foule" ?⁴⁸ T'eimuraz I dit s'être tourné vers le goût de sa société en cherchant à lui donner sous cette forme un peu de "nourriture spirituelle".

Quelle est la contribution du modèle persan à la construction des modèles culturels authentiques ? Où passe la ligne de démarcation entre l'Orient et l'Occident au sein de la culture nationale ? Ces questions ont suscité de nombreux débats auxquels chaque époque a cherché à apporter sa propre réponse et qui ne sont pas clos jusqu'à présent.

3 LES LUMIÈRES GÉORGIENNES

Le dictionnaire italo-géorgien, rédigé par Stephan Paolini, avec le concours de l'ambassadeur de T'eimuraz I, Nikip'ore Irbax, imprimé à Rome en 1629, marque deux événements importants : l'apparition du premier livre géorgien imprimé et la naissance du premier dictionnaire en langue géorgienne.

43 Les *achoughs*, originaires des pays voisins orientaux, exprimaient l'état d'esprit des citadins les plus pauvres et jouissaient d'un grand succès dans les rues, les ateliers des artisans de Tbilissi, sur les places publiques, les marchés. Interprétant leurs morceaux lyriques en plusieurs langues, les *achoughs* employaient diverses formes de prosodie.

44 PIERRE BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

45 T'eimuraz I traduit les dialogues entre le papillon et la bougie du *Boustan* de Saadi, *La rose et le rossignol* de Hâfez, *Layli et Madjnoun* de Nizami de Gandje.

46 ALEK'ANDRE BARAMIJE e GIORGI JAKOBIA, *T'eimuraz I. T'xzulebat'a sruli krebuli* [*Œuvres complètes de T'eimuraz I*], Tbilissi, Federatsia, 1934.

47 CHARLES BAUDELAIRE, *Le vieux saltimbanque*, Paris, Gallimard, 1961, p. 249.

48 THÉODORE DE BANVILLE, *Odes funambulesques*, Paris, Alphonse Lemerre, 1892, p. 21.

On doit à la même imprimerie *La grammaire de la langue géorgienne* (1643, 1670) de Mario Maggio. L'imprimerie joue un rôle important dans la propagation du catholicisme en langue géorgienne. Citons comme exemples *Sak'ristiano mojgvreba* [*L'enseignement chrétien*] (1681) traduit de l'italien par le frère capucin Bernardo de Naples et un autre *Enseignement* (1741), traduit par Davit' Tulukašvili.

Au XVIII^e siècle, commencent à fonctionner les imprimeries fondées par Vaxtang VI (1709), Erekle II (1749) à Tbilissi, Artč'il II à Moscou (1703), la princesse Darejan à Saint-Petersbourg, Recteur Gaioz à Mozdok etc.

A partir du XVII^e siècle, les Géorgiens cherchent à rassembler toutes les connaissances disponibles et à les transmettre au lecteur éclairé. Les sciences historiques, philologiques, naturelles connaissent un développement considérable. L'apparition de la lexicographie s'inscrit dans cette même tendance. Entre 1685 et 1698, Sulxan Saba Orbeliani (1658-1725) rédige le dictionnaire de langue géorgienne *Sitqvis kona*, traduisant la conception atomiste de la langue.

Le dictionnaire franco-géorgien de Julius Klaproth, orientaliste allemand, paraît en 1827.⁴⁹ L'auteur applique les concepts de la linguistique comparée et son ouvrage appartient à ce type de livres, avec lesquels, comme le dit l'orientaliste Marie-Félicité Brosset, "on peut très bien apprendre le mécanisme de toute espèce de langue".⁵⁰ Dans deux premières décennies du même siècle paraissent les premiers dictionnaires russo-géorgiens de Goderdzi Phiralov et Ioané Bagrationi.

A l'aube du XIX^e siècle, la Géorgie est annexée par l'Empire russe.⁵¹ Le russe, qui prend la position dominante, menace la langue géorgienne de disparition. L'enseignement de la langue géorgienne est peu à peu supprimé, le chant religieux géorgien est banni de la liturgie. De nombreux dictionnaires des années 1840-1900 (N. Č'ubinašvili, D. Č'ubinašvili, K. Qip'iani, R. Erist'avi) prouvent une double volonté : faire de la langue géorgienne un objet d'études linguistiques et la protéger contre l'agression d'une langue étrangère. On voit également l'apparition de dictionnaires terminologiques, spécialisés et trilingues.

Les manuscrits médiévaux prouvent que les traducteurs géorgiens connaissaient les théories de la grammaire et, en particulier, celle de Dionysos de Thrace.⁵² Aux XVIII^e-XIX^e siècles, des études sur la grammaire géorgienne voient le jour. Parmi celles-ci, citons *La grammaire*, I-II (1753, 1760) du catholicos Anton I (1720-1788), *La grammaire russo-géorgienne* de P'iralov (1820), *Eléments de la langue géorgienne* de Marie-Félicité Brosset

49 JULIUS VON KLAPROTH, *Vocabulaire et grammaire de la langue géorgienne*, Paris, Dondey-Dupré, 1827. Klaproth a voyagé au Caucase dans les années 1808-1810. Il est également l'auteur de *Vocabulaire et grammaire de la langue géorgienne*.

50 MARIE FÉLICITÉ BROSSET, *Eléments de la langue géorgienne*, Paris, Imprimerie royale, 1837, p. III.

51 Au XVIII^e siècle, la Géorgie cherche à se rapprocher de l'Europe, mais elle ne suscite aucun intérêt particulier de la part des pays chrétiens. Le roi Héraclius II se tourne alors vers une autre puissance orthodoxe, la Russie. Le sac de la capitale Tbilissi par l'armée d'Aga Mohammed Khan Qadjar marque la rupture politique définitive entre la Géorgie et la Perse et une nouvelle étape dans les relations géorgiano-russes, prometteuses pour les uns et funestes pour les autres. La seconde étape fut celle de la déception, provoquée par le non-accomplissement par la Russie des engagements d'aide militaire et politique réciproque signés à Guéorguievsk en 1783 entraînant une menace pour l'indépendance de la Géorgie. En 1801, le tsar Alexandre Ier signe le manifeste abolissant le royaume géorgien et assujettit le pays.

52 KORNELI DANELIA, *K'art'uli gramatikuli azris sat'avebt'an* [*Aux origines de la pensée grammairienne des Géorgiens*], in «C'iskari», VIII (1990), pp. 87-129, p. 100.

(1837), *La brève grammaire géorgienne* de Dodašvili (1830) etc. La plupart de ces ouvrages ont une visée pédagogique. Dans la préface de son livre, Dodašvili remarque que « la grammaire géorgienne nous apprend à parler et écrire en géorgien selon les normes légitimes ».

Les échanges littéraires et culturels se développent principalement avec le monde slave. De nombreux textes de la littérature religieuse sont traduits du russe ou portent l’empreinte de la théologie russe. Il faut noter également l’intensification des échanges arméno-géorgiens. Les traductions faites par Anton I, Anton C’agareli-Čqondideli, Philippe Kiat’ mazašvili reflètent une nouvelle vague de polémiques autour de la religion monophysite.

4 LE SIÈCLE DU ROMANTISME

Dès la fin du XVIII^e siècle, l’activité de traduction en Géorgie recouvre plusieurs aires culturelles et linguistiques. Les traducteurs, issus des milieux favorisés, polyglottes, opèrent des traductions en plusieurs langues. Ainsi, Alek’andre Čavčavaje (1786-1846), poète, traducteur, diplomate, maîtrise le grec et le latin, le français, le russe, le perse, l’allemand. Une ambiance plurilingue et multiculturelle règne dans les salons littéraires, phénomène nouveau.

Dans la Géorgie du XVIII^e siècle, sans doute sous l’influence des Lumières, une tendance antiquisante se manifeste. Les philosophes grecs et romains, traduits dès le Moyen Âge, suscitent de nouveau l’intérêt. T’eimuraz Bagrationi (1782-1846) traduit Aristote, Tacite, Cicéron, Mirian Batonichvili (1767-1834) travaille sur les œuvres de Platon. La mythologie gréco-romaine devient la source d’inspiration des poètes géorgiens. Ils y puisent leurs sujets et leurs images.

C’est au début du XIX^e siècle que les premières traductions des philosophes et écrivains des Lumières sont réalisées : *La Tactique* de Voltaire par Alek’andre Čavčavaje, *L’esprit des Lois* de Montesquieu par Davit’ Bagrationi. *Le nouveau Chibi* de ce même Davit’ Bagrationi est probablement adapté de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, ceux-ci étant également la source de *Woldemar* d’Ioane Bagrationi. Parmi les traductions, on trouve les classiques de la littérature française : *La Cigale et la fourmi*, *Le Renard et le Bouc*, *Le Loup et l’Agneau* de La Fontaine, *Esther*, *Phèdre* de Racine, *Cinna* de Corneille (par Alexandre Tchavtchavadzé). En étudiant les traductions d’Alek’andre Čavčavaje, Gaston Bouatchidzé observe que l’exactitude y prévaut sur la “géorgianisation” de la source, bien que le traducteur respecte la nature de la langue cible.⁵³

La langue française, langue des Lumières, constitue un attrait commun à l’aristocratie géorgienne et russe. En même temps, chez les Géorgiens, le russe, en tant que langue militaire, diplomatique et littéraire, occupe de plus en plus de place. Après son annexion, la Géorgie devient une scène propice aux aventuriers et aux militaires carriéristes, ainsi qu’une terre de relégation pour les adversaires politiques, une « Sibérie tiède », mais la

53 Pour l’analyse de cette traduction voir : GASTON BOUATCHIDZÉ, *Contribution à l’histoire des relations littéraires franco-géorgiennes*, Lille, Atelier national de reproduction des Thèses, 1995 pp. 64-76, 133-140, 102-III.

tradition littéraire géorgienne reste pratiquement inconnue des Russes. En revanche, la littérature russe provoque un vif intérêt chez les Géorgiens. Derjavine, Pouchkine, Lermontov, Rileev sont traduits par Avališvili, Čavčavaje, Orbeliani, Razmaje, Revaz Eristavi dès la première moitié du XIX^e siècle.

Le choix des auteurs français et russes n'est pas fortuit. Il correspond aux idéaux de la libération, de la pensée libre et de l'universel humain qui règnent dans la Géorgie de cette époque. En outre, les traductions de Pouchkine, Lermontov, Hugo révèlent le goût du romantisme géorgien naissant.

Alek'andre Čavčavaje, Grigol Orbeliani se tournent également vers la poésie persane, ses formes, ses versifications. Celle-ci offre beaucoup d'attraits aux romantiques, qui opposent les valeurs charnelles, individuelles, vivantes aux abstractions conceptuelles des Lumières. Mais l'intérêt que le romantisme géorgien manifeste à son égard s'explique plutôt par le goût de l'époque pour l'exotisme. C'est à juste titre qu'Ilia Čavčavajé voit cette époque comme une affirmation de l'orientation européenne de la littérature géorgienne. Nikoloz Barat'ašvili, le représentant le plus marquant du romantisme géorgien, rejette tout "orientalisme" et se tourne vers la tradition hymnographique. Dans sa poésie, la rime recule au profit des constructions rythmiques. L'enjambement et la nouvelle disposition des pieds, la langue déchargée des ornements, le syntaxe proche de l'ancien géorgien font de lui l'un des réformateurs du vers géorgien.⁵⁴

Le romantisme développe sa conception de la langue. La fonction de communication de la langue recule au profit de celle de construction poétique. Une pensée du langage créateur, du logos est mise en avant.

Au début du XIX^e siècle, Ioane Batonišvili traduit *La logique ou l'art de penser* de Condillac. Il est possible que le traducteur ait connu l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* du même auteur. Selon Condillac, les langues ont leur propre "esprit", ce qui leur permet d'exprimer diverses visions du monde. On retrouve la même idée chez Herder (*Les Fragments*) ou chez Humboldt (*Sur la différence de structure des langues humaines, et son influence sur le développement intellectuel de l'humanité*). Pour les écrivains géorgiens post-romantiques la connexion de la "langue" et du "peuple" s'avère essentielle. La langue, l'histoire et la culture dépendent inextricablement les uns des autres. « La langue, la Patrie, la Religion », voici la sainte triade selon Ilia Čavčavaje.⁵⁵ Pour lui et sa génération, dite des *Tergdaléoulni*,⁵⁶ la langue, qui subit des changements continus, doit s'adapter à chaque nouveau contexte, à chaque nouvelle condition historique dans la vie du peuple. La réforme de la langue géorgienne, qu'ils mènent dans les années 1870, est dictée par le besoin de cette "adaptation". Elle simplifie l'orthographe, incite la langue littéraire à se nourrir de ses dialectes et canonise un style unique en s'opposant à la théorie des "trois styles" (précieux, moyen, bas) du patriarche Anton. Cette réforme,

54 AKAKI XINT'IBIJE, *Galaktioni t'u C'isp'erqancelebi?* [*Galaktion ou les poètes des Cornes bleues?*], Tbilissi, Goulani, 1992, p. 8.

55 ILIA ČAVČAVAJÉ, *Oriode sitqva t'avad Revaz Šalvas je Erist'avis mier Kozlovit'gan Ššililis t'argmanzedda* [*Quelques propos sur la traduction du Fou de Kozlov par Révaz Eristavi*], in Idem, *Œuvres complètes en vingt toms*, Tbilissi, Académie des sciences de Rss de Géorgie, 1991, V, p. 14.

56 Surnom d'une génération (principalement les intellectuels représentant le mouvement réaliste) qui, pour poursuivre ses études universitaires en Russie, traversa le fleuve Terek.

dans le contexte de la russification, est en harmonie avec le concept d'identité nationale, dont la langue, en tant que ciment entre les différentes classes, générations, entités ethnogéographiques, est une notion de base. Elle a pour but la création d'une langue nationale résumant son évolution historique. Čavčavaje, Ceret'eli, Gogevašvili voient dans la langue non seulement le moyen de traduire le monde empirique, mais aussi celui de faire renaître la mémoire historique et de former la conscience collective.

La pensée des *Tergdaléoulni* sur le devenir historique de la langue et du peuple semble répondre à la pensée herdérienne.⁵⁷ Le peuple est conçu comme le créateur, le gardien et le véhicule de la langue. Grâce à cette dernière, il renoue le lien entre son passé mythique et son devenir. Le génie de la langue est aussi le génie de la littérature d'un peuple et l'écrivain est le gardien de la langue, aussi bien que du passé et de tout le trésor de la pensée d'un peuple. Cette conception de la langue définit la vision de la traduction de cette génération. La traduction se retrouve incluse dans le triangle peuple-langue-culture. Le traducteur, au même titre qu'un écrivain ou un poète, apporte sa contribution au génie de la langue nationale et à son développement séculaire. Il porte donc sa part de responsabilité dans son évolution historique. Cette question de "responsabilité", Ilia Tchavtchavadzé l'aborde dans son premier article, critiquant une traduction qu'il juge mauvaise (« Quelques propos sur la traduction du *Fou* de Kozlov par Revaz Eristavi »).

Dans le choix des textes à traduire, les traducteurs cherchent à répondre aux besoins de la société géorgienne et à ses intérêts intellectuels et spirituels. Leur priorité va vers les grands thèmes, comme ceux de la liberté individuelle et de la nation, de l'équité morale ou sociale, du progrès de l'humanité et de ses obstacles, etc. Ainsi, dans le journal *Saqart'velos moambe* (1863, n° 1), Ilia Čavčavaje publie un extrait de la traduction du *Dernier jour d'un condamné* de Hugo en y annexant le dossier *Victor Hugo et la peine de mort*. Le même Ilia Tchavtchavadzé traduit le Sermon d'Alexandre Gavazzi (1809-1889), prédicateur catholique italien, proche de Garibaldi (dont l'écrivain géorgien est un grand admirateur) en mettant l'accent sur les idées de paix, de liberté, de tolérance, la nécessité de l'instruction, la responsabilité de l'église etc.

Dans les années 1860-1870, les traducteurs proposent un large choix d'auteurs : Shakespeare,⁵⁸ Goethe, Heine, Hugo, Stendhal, Zola, mais aussi des écrivains mineurs comme Bouvier, Feuillet etc.

Notons également le rôle que joue la traduction dans le développement du théâtre national. Pour Ilia Čavčavaje, la mission du théâtre consiste premièrement en « la purification de la société » et deuxièmement, en la célébration de la langue géorgienne, ferment de l'unité nationale, « dans toute sa richesse et sa beauté ».⁵⁹ Or, cette mission, avec le répertoire original géorgien est accomplie au moyen d'œuvres traduites ou adaptées de Shakespeare, Molière, Beaumarché, Griboïedov, Ostrovski etc. En 1882, la création du drame *La Patrie*, traduit et adapté par *Davit' Eristavi* de Victorien Sardou, annonce la renaissance du théâtre géorgien et se transforme en une véritable fête nationale.

57 Grigol Orbeliani traduit en 1832 *Les Trois amis* de Herder (du russe).

58 En 1877, Ivané Mač'abeli et Ilia Čavčavajé traduisent *Le Roi Lear*, auquel Mač'abeli ajoute, dans les années 1890, sept autres drames de Shakespeare.

59 ILIA ČAVČAVAJÉ, *Šinauri mimoxilva. 1879 clis ianvari* [Chroniques locales, Janvier 1879], in Idem, *Civres complètes en 10 toms*, sous la dir. de Pavle Ingoroqva, Tbilissi, Editions d'Etat, 1955, v, pp. 382-423, p. 407.

La littérature française et la littérature russe restent les deux principaux pôles d'attraction pour les traducteurs géorgiens tout au long du XIX^e siècle. Parmi les traducteurs, nombreux sont ceux qui se distinguent par leur parfaite maîtrise du français, comme Ivane Mačavariani, T'edo Saxokia, Sergei Mesxi, Niko Avališvili. Néanmoins, remarquons que le russe prend peu à peu une position dominante dans le processus de traduction. Le russe devient la langue intermédiaire et un nombre considérable de traductions est effectuées non à partir des textes originaux, mais à partir des traductions russes. L'utilisation de la langue intermédiaire est courante dans la tradition géorgienne pour la traduction de nombreux textes, comme par exemple *Épître de Basile de Césarée à Grégoire de Nazianze*, traduit de l'arabe (VIII^e-X^e siècles) ou *Le Trésor* de Cyrille d'Alexandrie, traduit de l'arménien (XVIII^e siècle).

5 L'AVÈNEMENT DU MODERNISME

Dans le Géorgie du premier tiers du XX^e siècle, la réflexion sur le devenir du peuple, de la langue et de la littérature se nourrit abondamment de la Grande Guerre, de la Révolution, de l'indépendance de 1918 à laquelle la soviétisation forcée met fin en 1921, de l'insurrection indépendantiste de 1924 et de l'avènement de la dictature. La restructuration du champ poétique et artistique s'opère dans un contexte de bouleversements historiques. La crise politique rejoint la "crise de vers" pour donner naissance à de nouveaux modèles de représentation et à de nouvelles recherches identitaires.

Le groupe des poètes *Les Cornes Bleues*, formé en 1916 et annonçant la naissance du symbolisme géorgien, pose dès ses premiers manifestes la question de l'identité culturelle. Selon lui, l'art géorgien a besoin de retrouver son authenticité, menacée non seulement par la domination du style oriental, mais aussi par l'élément russe.⁶⁰ Il perçoit toute l'histoire du pays comme une aspiration perpétuelle au rapprochement avec l'Occident.⁶¹ La rencontre de la culture géorgienne avec la culture européenne est saluée par le mouvement symboliste comme un retour dans le giron maternel et, en même temps, comme l'occasion d'une modernisation. Les poètes fondent sur cette idée leur credo poétique : « Rust'aveli et Mallarmé doivent se rencontrer »⁶² ou encore : « Je plante les fleurs du mal de Baudelaire dans le jardin de Besiki ».⁶³

Les débats sur le double héritage culturel occidento-oriental de la Géorgie se déclenchent dans un contexte où l'idée du dépérissement de la civilisation occidentale se répand dans les milieux intellectuels et artistiques russes et géorgiens. « Les racines de l'arbre généalogique romano-germanique commencent à suppurer », déclare Grigol Robak'ije, chef du fil du symbolisme géorgien. Il observe en Occident la mort de la culture totale et religieuse, ainsi que la stérilité spirituelle et l'épuisement du génie créateur : « En Europe, les entrailles de la terre sont épuisées ».⁶⁴

60 TIC'IAN TABIJE, *C'isp'eri qancebit'* [*Avec les Cornes bleues*], in «C'isp'eri qancebi», I (1916).

61 NIKOLOZ MICIŠVILI, *K'art'uli mcerlobis axali gzebi* [*Les nouveaux chemins de la culture géorgienne*], in «K'art'uli mcerloba», I (1920).

62 TABIJE, *C'isp'eri qancebit'* [*Avec les Cornes bleues*], cit.

63 TIC'IAN TABIJE, *Avtoportreti* [*L'Autoportrait*], in Idem, *Lek'sebi, poemrbi, proza, cerilebi* [*Poésies, poèmes, prose, lettres*], Tbilissi, Mérani, 1985, p. 73.

64 GRIGOL ROBAK'IJE, *Simart'le č'emt'vis qvelap'eria* [*La vérité avant toute chose*], Tbilissi, Djek-service, 1996,

L'idée de décadence de la civilisation occidentale sert à la revalorisation de l'Orient.⁶⁵ Celui-ci, qui se forge comme une antithèse de l'Occident, n'est plus un univers exotique, un royaume onirique ou une vocation pour une aventure spirituelle, mais la patrie primitive et mythique. Les hypothèses scientifiques du début du XX^e siècle parlent de la parenté ethnique et linguistique des Géorgiens avec les peuples de la basse Mésopotamie.⁶⁶ Cela est d'un grand attrait pour la conscience nationale et pour l'art. Un messianisme culturel, succédant au messianisme chrétien médiéval, s'appuie sur le double héritage occidental et oriental dont la Géorgie se voit dotée : la culture géorgienne croit être en mesure d'apporter une contribution décisive au renouvellement de la culture occidentale.

Le « manque de livres » révélé par les Athonites au X^e siècle, est de nouveau ressenti au début du XX^e siècle. Cette époque se caractérise par la prise de conscience d'un « retard » culturel par rapport à l'Occident. Le mouvement, que ses représentants appellent « Croisade littéraire »,⁶⁷ se donne avant tout pour tâche de « combler les lacunes de la culture nationale », de mettre fin « à son enfermement et son bouillonnement dans son propre jus »⁶⁸ et de l'orienter vers « les horizons de la poésie universelle ».⁶⁹ Le symbolisme veut restituer le lien qui unit la culture géorgienne à la culture européenne, faire entrer la poésie géorgienne dans le « cercle de l'Europe » et l'« élever de l'ethnographie et du provincialisme national à l'universalisme ».⁷⁰

Pour atteindre cet objectif, les poètes géorgiens ont besoin de connaître et de faire connaître la poésie contemporaine européenne. Et ils entament un travail laborieux, que Tic'ian Tabije compare à celui des moines du Mont Athos.⁷¹ Le « tropisme » du X^e siècle, orienté vers Byzance, cède la place à un « tropisme » axé sur l'Europe. Dans la réalité géorgienne, le début du XX^e siècle est « français » par excellence.

Bien évidemment, l'activité de traduction de cette époque ne se limite pas à la poésie française. Il ne faut pas oublier les traductions du russe, de l'allemand, de l'anglais, mais les textes français sont prépondérants. Valerian Gap'rindašvili, Paolo Iašvili, Kolau Nadiraje, Sandro C'irekidje, Galaktion Tabije traduisent Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Verhaeren. Laforgue, Lautréamont, Heredia, Corbière, Gautier. On voit se développer une nouvelle pratique : la traduction littérale joue un rôle intermédiaire entre le texte source et le texte cible.

Les symbolistes géorgiens ont sûrement leur mérite dans le développement de la traductologie géorgienne. La pratique de la traduction est résumée, analysée, ses principes

p. 184.

65 Dans les sources russes et géorgiennes, l'Asie et l'Orient désignent la partie non-européenne du continent eurasiatique et s'emploient comme synonymes.

66 Ivane Javaxišvili, étudie le problème de l'ethnogenèse du peuple géorgien. Il avance l'hypothèse d'une migration des Kartvels et des autres tribus caucasiennes de l'Asie mineure antérieurement au VII^e siècle avant notre ère (*K'art'veli eris istoria*, t.1).

67 TIC'IAN TABIJE, *Dadaizmi da C'isp'eri qancebi* [*Le dadaïsme et les Cornes bleues*], in «Meoc'nebe niamorebi», X (1923).

68 PAOLO IAŠVILI, *Magari šemok'medeba* [*La création puissante*], in «Baxtrioni», XXII (1919).

69 PAOLO IAŠVILI, *Švidi celi* [*Sept ans*], in «Barricadi», I (1924).

70 *Ivi*.

71 TIC'IAN TABIJE, *Ironia da c'inizmi* [*L'ironie et le cynisme*], in «Meoc'nebe niamorebi», IX (1923).

sont théorisés. Dans leur activité de traduction, les symbolistes géorgiens ont une approche neuve et analytique du problème, des exigences strictes, presque scientifiques envers le traducteur. Valerian Gap'rindašvili distingue deux types de traduction : la traduction libre et la traduction adéquate. Rejetant la pratique des "Belles infidèles", le poète se tourne vers le modèle pratiqué par le romantisme allemand et adopté par le symbolisme, le seul, selon lui, à conserver l'esprit de l'auteur, de son époque, les coloris nationaux, les spécificités de la langue.⁷²

Gaston Bouatchidzé constate qu'« il n'y a presque pas de réminiscences nettement géorgiennes dans les traductions de poètes français effectuées par les symbolistes des Cornes bleues. Ils étaient plutôt enclins à s'en tenir à la lettre et recouraient aux gallicismes, préservant la source française à laquelle ils puisaient. »⁷³

A l'instar des poètes français, les poètes géorgiens attribuent un rôle privilégié aux tropes, aux procédés de style, aux effets phonétiques (allitération, euphonie). Il faut aussi mentionner les recherches métriques, rythmiques, auxquelles la poésie française offre une riche palette. Les poètes géorgiens commencent à réfléchir aux questions de la prosodie et aux modèles métriques. Le vers syllabique, fondé sur la quantité de syllabes, caractérise la poésie religieuse. Progressivement apparaît l'accent, mais il est fixe et se trouve à la fin de l'unité métrique ou avant la césure. Il met en relief l'intonation, le ton narratif propres au vers iambique. Le symbolisme cherche à restituer la « culture poétique » rejetée par les réalistes des années 1860. Il emploie amplement le vers de seize syllabes (*chairi*) de Rust'aveli, ainsi que l'octosyllabe, les vers de quatorze syllabes et hétérométriques de Guramišvili. Son intérêt porte sur le mètre canonisé par Besiki⁷⁴ (5/4/5).

L'application du principe verlainien, « de la musique avant toute chose », est liée aux expérimentations prosodiques, ainsi qu'aux recherches sur la rime, le mètre, les vibrations latentes des champs sémantiques et acoustiques des mots.

La poésie française est une source d'inspiration également pour le renouvellement de la forme. Le sonnet, le vers libre, le poème en prose participent au renouvellement de la tradition poétique. La poésie française se répercute également au niveau lexical. Les traductions amènent à la création de néologismes, à des gallicismes (voile, violon, parole, fantasma, fantôme, coiffeur). Les mots étrangers sont empruntés non seulement pour conserver toutes les nuances de l'original, mais aussi en raison de leur « étrangeté », de leur magie, de leur sonorité devenue « mystérieuse » à cause de leur obscurité sémantique. Les mots deviennent des énigmes, des symboles, entourés de halos d'associations.

Les symbolistes géorgiens cherchent à transformer le texte poétique en un espace polyphonique de rencontre des références multiculturelles.

72 VALERIAN GAP'RINDAŠVILI, *T'argmanis šesaxeb* [A propos de la traduction], in Idem, *Lek'sebi, poemebi, t'argmanebi, eseebi, cerilebi, cerlis ark'ividan* [Gaprindachvili Valerian. Poésies, poèmes, traductions, essais, lettres des archives], Tbilissi, Mérani, 1990, p. 686.

73 BOUATCHIDZÉ, *Contribution à l'histoire des relations littéraires franco-géorgiennes*, cit.

74 Besiki ou Besarion Gabašvili (1750-1791), poète et diplomate géorgien.

6 EPOQUES SOVIÉTIQUE ET POST-SOVIÉTIQUE

Le 2 mars de 1921, quelques jours après la soviétisation forcée de la Géorgie, l'Assemblée des artistes se réunit à l'Opéra de Tbilissi. Šalva Eliava, représentant du Comité révolutionnaire de Géorgie, déclare dans son discours conclusif : « Nous prêterons notre concours aux écrivains et aux artistes, car nous attachons à leur activité une importance étatique ».⁷⁵

Cette « importance étatique » définit toute activité artistique au niveau institutionnel et organisationnel, aussi bien qu'au niveau de sa production. Il faut noter qu'au début de son existence, l'Etat soviétique manifeste une certaine souplesse envers les courants modernistes. En 1925, le Comité central publie une résolution concernant la politique du Parti communiste envers la littérature. Bien que l'idéologie communiste soit la seule à être acceptée, une approche délicate envers les adversaires est exigée et le niveau professionnel des écrivains soviétiques, ainsi que des critiques littéraires, est mis en question.

En 1926, le Ier Congrès des écrivains de Géorgie, portant sur le rapport entre les intellectuels et le pouvoir soviétique, rassemble 100 délégués représentant les différents groupements littéraires. Il veut les ramener sur un terrain commun et créer un corps uni d'hommes de lettres. Cette union, la Fédération des écrivains soviétiques géorgiens, est constituée en 1928, lors du IIe Congrès. Mais, dans les années 1930, cette « consolidation » des forces créatives et intellectuelles est à la source de l'oppression de toute autre pensée littéraire. L'Etat reprend les choses en main : la résolution de 1932 ordonne une « réorganisation » de toute organisation littéraire et artistique. En 1934, Maxime Gorki, dans son discours prononcé lors du Ier Congrès des écrivains soviétiques, définit strictement les principes du réalisme soviétique dont le règne dans l'art et la littérature durera plusieurs décennies. La culture reçoit un statut officiel. Elle est propagée, aidée et contrôlée par l'Etat.

La traduction, ainsi que toute activité littéraire et artistique, est strictement institutionnalisée. Auprès de l'Union des écrivains existe une Section de traduction qui joue un rôle de coordination. Les traductions sont présentées et analysées devant une assemblée. Les exigences professionnelles envers les traducteurs semblent assez élevées.⁷⁶ Une même œuvre est soumise souvent à deux ou plusieurs traducteurs qui sont mis en concurrence. Auprès du *Narcompros* (Comité de l'instruction populaire) qui exerce son autorité sur tout le territoire soviétique, est créée, à l'initiative de Gorki, l'édition *La Littérature mondiale* qui fonctionne de 1919 jusqu'à 1927. A partir de 1955, la publication de la littérature soviétique et étrangère est assurée par une autre édition moscovite, *Hudožestvennaïa literatura*, qui publie la collection *Bibliothèque de la littérature mondiale*.

En 1974, le Collège des Traducteurs, centre de traduction et relations littéraires, est créé en Géorgie. Jusqu'à sa fermeture en 1991, cette institution, sans précédent dans toute

75 REVAZ MIŠVÉLADZÉ éd., *Histoire de la littérature géorgienne moderne*, Tbilissi, Université de Tbilissi, 1990, vol. 2, p. 7.

76 VALERIAN GAP'RINDAŠVILI, *Mceralt'a kavširis gap'art'oebul sxdomaze carmot'k'muli sitqvidan* [Discours prononcé lors de la réunion de la Présidence de l'Union des écrivains], in Idem, *Lek'sebi, poemebi, t'argmanebi, eseebi, cerilebi, cerlis ark'vidan* [Gaprindachvili Valérian. Poésies, poèmes, traductions, essais, lettres des archives], Tbilissi, Mérani, 1990, p. 657.

l'URSS, déploie une intense activité grâce à une dotation de l'Etat. La revue *Saunje* publie les traductions de la littérature étrangère préparées par le Centre. Sous le titre *Kavkasi- ni*, une autre série de la même revue en langue russe, prête ses pages aux littératures des peuples de l'URSS.

L'activité de traduction en URSS étonne par son échelle. Les livres sont tirés à plusieurs dizaines, parfois centaines de milliers d'exemplaires. Par exemple, pour la collection de la *Bibliothèque de la littérature mondiale* le tirage est de 300.000 d'exemplaire. Les tirages du Collège des traducteurs en Géorgie atteignent 40.000 à 60.000 exemplaires annuels. La traduction couvre plusieurs aires linguistiques et culturelles, de l'Europe à l'Asie, de l'Amérique à l'Afrique. La langue russe s'affirme comme celle de travail. Les œuvres des auteurs étrangers sont traduites en géorgien principalement à partir de traductions russes ou à l'aide de traductions intermédiaires littérales, également en russe. Dans les années 1970, on voit apparaître "la bibliothèque des traductions mot à mot" qui fournit des matériaux aux traducteurs.

Le choix des auteurs, bien évidemment, n'est pas fortuit. Hormis les classiques, les auteurs célèbres pour leur lutte pour la paix et l'humanité, les auteurs membres des partis socialistes et communistes des différents pays, les écrivains impressionnés et fascinés par le courage du peuple soviétique sont les bienvenus, parmi lesquels Zweig, Moravia, Steinbeck, Dreizer, Marquez...

Les traductions sont souvent accompagnées de préfaces ou postfaces, souvent anonymes, dont l'objectif est de "situer" l'auteur dans la réalité du lecteur soviétique, de l'inscrire dans le système des valeurs soviétiques et d'argumenter l'"utilité" d'une telle traduction. Citons quelques exemples. La postface du livre *Au bonheur des Dames*, annonce : « Zola ne s'est pas contenté de la critique de la société capitaliste. Il a désiré sa transformation à travers le socialisme, bien qu'il n'ait pu comprendre les idées du marxisme ».77 La préface des nouvelles de Pirandello souligne « la sincère compassion de l'écrivain aux simples gens ».78

La pratique traductologique sous le régime soviétique est assise sur des bases théoriques systématisées qui régissent les rapports culturels à l'intérieur du pays, ainsi qu'à l'extérieur. Dans les années 1930, l'idée de communauté linguistique sert la politique stalinienne de fractionnement et de hiérarchisation des territoires nationaux. Staline met en valeur la notion d'ethnie qu'il relie au territoire, à la langue, à la conscience collective. Sa conception admet la possibilité de s'identifier à une ethnie. L'ambiguïté voulue entre les notions d'ethnie et de nation contribue au développement d'une forme hyperbolique du sentiment identitaire chez les différentes entités peuplant l'immense territoire de l'URSS. L'histoire, la langue la littérature sont créées sur mesure. La mémoire historique de certaines ethnies, jusqu'alors fondée sur la tradition orale, est « fixée » par la création de nouvelles écritures.

Les notions de traduction, aussi bien que celles de littérature et de critique, sont révisées et recadrés par l'idéologie dominante. Voici la définition de la traduction proposée

77 EMILE ZOLA, *K'alt'a bedniereba* [*Au bonheur des Dames*], trad. par G. Melaje, Tbilissi, Literatura da xelovneba, 1964.

78 LUIGI PIRANDELLO, *K'orcinebis game* [*Première nuit*], trad. par E. Gogolašvili, Tbilissi, Literatura da xelovneba, 1964.

par l'académicien soviétique Konrad : « La traduction est un instrument d'incursion d'une littérature dans l'autre ».⁷⁹ La notion de "littérature mondiale", répandue dans la critique soviétique, a des connotations spécifiques. Avant tout, elle met sur un pied d'égalité les littératures de tous les pays et constate l'émergence de nouvelles littératures, se développant à un rythme accéléré, dans le contexte « du processus universel de naufrage du système mondial du capitalisme ».⁸⁰ De nouveaux termes, comme "littérature socialiste", "littératures jeunes" etc. voient le jour.

A la suite de la chute de l'URSS en 1991, la subversion a touché non seulement les institutions politiques, mais aussi les valeurs culturelles et historiques. La restructuration des modèles identitaires, ainsi que des structures institutionnelles a été un processus long et douloureux.

L'activité de traduction en Géorgie, comme toute activité littéraire et culturelle a dû traverser le difficile passage de l'URSS à un Etat démocratique en pleine mutation. Dès le début des années 1990, elle se voit privée de protection légale. Il n'existe plus aucune autorité centralisatrice et coordinatrice pour la traduction, ni aucune institution défendant les droits des traducteurs. La loi sur le droit d'auteur commence à être respectée seulement dans les années 2000. Il faut attendre 2010 pour que le ministère de la Culture et de la Protection du Patrimoine de Géorgie finance « Le programme d'aide au livre et à la littérature géorgiens ». Ce programme prévoit une aide à la traduction en géorgien, mais aussi et surtout du géorgien, avec pour finalité la promotion de la littérature géorgienne à l'étranger. Dans la première décennie des années 2000, les prix Saba, Gala pour la meilleure traduction de l'année, les concours de la Maison d'édition Diogène, le concours pour la meilleure pièce de théâtre traduite, l'université d'été de la traduction etc. ont pour but le perfectionnement professionnel et l'encouragement des jeunes traducteurs. Les institutions étrangères, les ambassades, les associations y apportent également leur contribution. Malgré tout, les problèmes restent nombreux et la situation des traducteurs et des éditions fluctue selon la situation économique et politique du pays.

La formation de traducteurs professionnels est une des préoccupations de la Géorgie post-soviétique. Si à l'époque soviétique, la plupart des traducteurs sont diplômés de facultés des langues européennes, de philologie, d'études orientalistes ; dans les années 1990, un Département de traduction est fondé à l'Université d'Etat de Tbilissi. A partir de 2005, des programmes de master et de doctorat en traductologie sont mis en place.⁸¹ Ils valorisent la dimension socio-culturelle de la traduction et visent à préparer des spécialistes aptes à travailler sur des textes littéraires, aussi bien que scientifiques, techniques. A côté de la question de l'équivalence linguistique, les questions d'équivalence esthétique, aussi bien que pragmatique sont abordées.

La traduction post-soviétique est en pleine mutation et il nous est difficile de parler d'une école ou d'une conception systématisée. Essayons d'observer les données statis-

79 NIKOLAJ KONRAD, *Izbrannye trudy. Literatura i Teatr* [Ouvrages choisis. La littérature et le Théâtre], Moscou, Nauka, 1978, p. 29.

80 *Ivi*, p. 31.

81 Cf. <http://www.tsu.edu.ge/ge/faculties/humanities/study/masters/z9m6knlykmct4uf6/en6hn34fhclgdg4y85/>.

tiques.⁸² Entre 1991 à 2011, le nombre de livres traduits augmente : de 136 en 1991 (sur un nombre total de publications de 1 513) à 386 en 2011 (3 158 publications). Parmi les langues sources, l'anglais prend d'emblée une position dominante : 58 livres traduits de l'anglais en 1991, contre 9 de l'allemand, 18 du français et 34 du russe. En 2011, la répartition est la suivante : 157 livres anglais, 37 allemands, 61 français et 67 russes.

Aujourd'hui, les langues sources principales sont l'anglais, l'allemand, le français et le russe. Mais il faut également noter un intérêt croissant pour l'italien, l'espagnol, le suédois, le norvégien, le polonais etc. La pratique contemporaine renonce à la tradition dominante de l'époque soviétique : traduire à partir d'une langue intermédiaire. Le texte de départ est le plus souvent le texte original.

7 CONCLUSIONS

Nous avons tenté, certes sommairement, de jalonner les étapes de la traduction géorgienne à travers l'histoire. Durant le Moyen Âge, les Géorgiens cherchent à connaître et s'approprier la littérature de l'Orient chrétien, de Byzance et à l'intégrer dans la littérature nationale. Cette activité n'est pas uniquement régie par des intérêts liturgiques et théologiques, mais aussi étatiques. Les spécialistes insistent sur le fait que les Géorgiens, avec d'autres peuples, ont participé à la culture byzantine.⁸³ Les traductions géorgiennes sont une source précieuse pour l'étude de la littérature byzantine. Souvent, leurs originaux ont été perdus ou sont incomplets. Les textes géorgiens contiennent des informations uniques sur les auteurs et les œuvres byzantins. De même, les traductions géorgiennes peuvent être utiles aux spécialistes des littératures syriaque, arménienne, perse. Selon les périodes, la motivation et la volonté de s'approprier la littérature étrangère ne sont pas les mêmes. Pourtant, on peut esquisser quelques tendances et mécanismes communs tels que la conscience d'un "retard" culturel et l'aspiration à un "rattrapage", la volonté de plier les matériaux étrangers à la tradition nationale.

Un travail considérable attend encore les traducteurs géorgiens. Le seul fait qu'un auteur comme Proust ne soit pas traduit à ce jour le prouve. Mais comment ce travail doit-il s'inscrire dans le contexte actuel de globalisation ? L'ouverture des frontières, l'apparition d'un lecteur multilingue peuvent-ils réduire le rôle du traducteur ? Est-il possible de sauvegarder son identité culturelle ? Comment se situe-t-elle face à la multiculturalité ? Comment agir dans cette corrélation et cette interaction des langues, des esthétiques, des représentations ? Comment trouver l'articulation entre la modernité et la tradition ?

La littérature traduite et la littérature originale ont toujours constitué un tout, puissant au même imaginaire collectif et uni de la même langue. L'histoire de la traduction

82 Nous nous référons à l'étude d'ANA KOPALIANI e SALOME BENIDJE, *K'art'ul enaze 1991 clidan mimdinare mt'argmnelobit'i proc'esis mimoxilva* [L'analyse du processus de traduction en Géorgie depuis 1991], 2012, <http://www.bookplatform.org/ka/activities/166-translations-from-ge-ge.html>.

83 KORNELI KEKELIJE, *Etudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan* [Etudes sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1962, vol. 8, pp. 258-270 ; SIMON QAUXÇ'ISVILI, *Bizantiuri literaturis istoria* [Histoire de la littérature byzantine], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1963, pp. 10-12 ; ELGUJA XINT'IBIJE, *K'art'ul-bizantiuri literaturuli urt'iert'obis istoriasat'vis* [Pour l'histoire des relations littéraires géorgiano-byzantines], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1982, pp. 32-41.

est aussi l'histoire d'une langue nationale, aussi bien que l'histoire des représentations, des goûts, des réalités socio-culturelles. Les questions de transmission de la tradition et de réception de l'œuvre, de "changement d'horizon", d'expérience esthétique d'une collectivité de lecteurs,⁸⁴ d'actualité et de "réactualisation" de l'œuvre s'y posent également. Cette histoire est un dialogue entre la familiarité et l'altérité, entre les « modernes » et les « anciens », la modernité désignant quelque chose de constamment renouvelé. La distance géographique, culturelle, temporelle entre deux textes ne se présente pas comme un obstacle à franchir, mais le fondement de la créativité qui est le trait essentiel de la traduction.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- ALEK'SIJE, ZAZA e MAHÉ JEAN-PIERRE, *Manuscrits géorgiens découverts à Sainte Catherine du Sinaï*, in «Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres», CXXXIX (1995), pp. 487-494. (Citato a p. 100.)
- AT'ONELI, GIORGI, *C'xoreba netarisa mamisa čvenisa Iovanesi da Ep'vimesi* [Les vies des Pères bienheureux Ioan et Euphyme], in *Jveli k'art'uli agiograf'uli literaturis jeglebi* [Les œuvres de l'ancienne hagiographie géorgienne], Tbilissi, Académie des sciences de la RSS de Géorgie, 1967, II, pp. 38-100. (Citato a p. 103.)
- BARAMIJE, ALEK'ANDRE e GIORGI JAKOBIA, *T'eimuraz I. T'xzulebat'a sruli krebuli* [Œuvres complètes de T'eimuraz I], Tbilissi, Federatsia, 1934. (Citato a p. 107.)
- BAUDELAIRE, CHARLES, *Le vieux saltimbanque*, Paris, Gallimard, 1961. (Citato a p. 107.)
- BLAKE PIERPONT, ROBERT, *Catalogue des manuscrits géorgiens de la Bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem*, in «Revue de l'Orient chrétien», XXIII (1922-1923), pp. 345-413. (Citato a p. 100.)
- BOUATCHIDZÉ, GASTON, *Contribution à l'histoire des relations littéraires franco-géorgiennes*, Lille, Atelier national de reproduction des Thèses, 1995. (Citato alle pp. 109, 114.)
- BOURDIEU, PIERRE, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979. (Citato a p. 107.)
- BROSSET, MARIE FÉLICITÉ, *Eléments de la langue géorgienne*, Paris, Imprimerie royale, 1837. (Citato a p. 108.)
- BURJANAJE, K'ET'EVAN, *XIX^e saukunis k'ar'uli mxatvruli t'argmanis sakit'xebi* [Les problèmes de la traduction géorgienne littéraire au XIX^e siècle], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1992. (Citato a p. 98.)
- C'AGARELI, ALEK'SANDRE, *Drevnegruzinskie pamâtniki na svâtoj sinajskoj zemle* [Les anciens monuments géorgiens sur la Terre sainte et à Sinaï], in «Pravoslavny Palestinsky Sbornik», IV (1883), pp. 144-191. (Citato a p. 100.)
- ČAVČAVAJÉ, ILIA, *Oriode sitqva t'avad Revaz Šalvas je Erist'avis mier Kozlovit'gan Šešlilis t'argmanzedâ* [Quelques propos sur la traduction du Fou de Kozlov par Révaz Eristavi], in Idem, *Œuvres complètes en vingt toms*, Tbilissi, Académie des sciences de la RSS de Géorgie, 1991, V. (Citato a p. 110.)

84 HANS ROBERT JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, trad. par Claude Maillard, Paris, Gallimard, 1978, p. 284.

- ČAVČAVAJÉ, ILIA, *Šinauri mimoxilva. 1879 clis ianvari* [Chroniques locales, Janvier 1879], in Idem, *Cvres complètes en 10 toms*, sous la dir. de Pavle Ingoroqva, Tbilissi, Editions d'Etat, 1955, v, pp. 382–423. (Citato a p. III.)
- CHOTA, ROUSTAVÉLI, *Le Chevalier à la peau de panthère*, trad. par Gaston Bouatchidzé, Paris/Moscou, Publications orientalistes de France/Radouga, 1989. (Citato a p. 106.)
- *Le Chevalier à la peau de tigre*, trad. par Serge Tsouladzé, Paris, Gallimard, 1964. (Citato a p. 106.)
- CIBAXAŠVILI, GIORGI, *T'argmanis t'eoriisa da prak'tikis sakit'xebi* [Problèmes théoriques et pratiques de la traduction], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 2000. (Citato a p. 98.)
- DANELIA, KORNELI, *K'art'uli gramatikuli azris sat'aveebt'an* [Aux origines de la pensée grammairienne des Géorgiens], in «C'iskari», VIII (1990), pp. 87-129. (Citato a p. 108.)
- *K'art'uli lek'c'ionaris parizuli xelnaceri* [Le manuscrit parisien du Lectionnaire géorgien], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1987. (Citato a p. 102.)
- D'ASAT'IANI, GURAM éd., *K'artuli mcerloba. Enc'iklopediuri lek'sikoni* [Littérature géorgienne, dictionnaire encyclopédique], Tbilissi, Ganat'leba, 1984, I. (Citato a p. 101.)
- DE BANVILLE, THÉODORE, *Odes funambulesques*, Paris, Alphonse Lemerre, 1892. (Citato a p. 107.)
- Dictionnaire de l'Académie française-dédié au Roy*, 2 voll., Paris, Jeant Baptiste Coignard, 1694. (Citato a p. 97.)
- GAČ'EČ'ILAJE, GIVI, *Mxatvruli t'argmanis t'eoriis sakit'xebi* [Problèmes de traduction littéraire], Tbilissi, Sabčot'a Sak'art'velo, 1959. (Citato a p. 98.)
- GAP'RINDAŠVILI, VALERIAN, *Mceralt'a kavširis gap'art'oebul sxdomaze carmot'k'muli sitqvidan* [Discours prononcé lors de la réunion de la Présidence de l'Union des écrivains], in Idem, *Lek'sebi, poemebi, t'argmanebi, eseebi, cerilebi, cerlis ark'ividan* [Gaprindachvili Valérian. Poésies, poèmes, traductions, essais, lettres des archives], Tbilissi, Mérani, 1990. (Citato a p. 115.)
- *T'argmanis šesaxeb* [A propos de la traduction], in Idem, *Lek'sebi, poemebi, t'argmanebi, eseebi, cerilebi, cerlis ark'ividan* [Gaprindachvili Valérian. Poésies, poèmes, traductions, essais, lettres des archives], Tbilissi, Mérani, 1990. (Citato a p. 114.)
- GARITTE, GÉRARD, *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinai*, Louvain, Imprimerie Orientaliste, 1956. (Citato a p. 100.)
- IAŠVILI, PAOLO, *Magari šemok'medeba* [La création puissante], in «Baxtrioni», XXII (1919). (Citato a p. 113.)
- *Švidi celi* [Sept ans], in «Barricadi», I (1924). (Citato a p. 113.)
- INGOROQVA, PAVLE, *Giorgi Merč'ule*, Tbilissi, Sabčot'a mcerali, 1954. (Citato a p. 101.)
- IOANE, ZOSIME, *K'ebay da didebay k'art'ulisa enisay* [Louange et gloire à la langue géorgienne], in *Sinuri mravalt'avi 864 clisa* [Le Mravalt'avi du Sinai de 864], a cura di Akaki Šanije, Université d'Etat de Tbilissi, 1959, v. (Citato a p. 101.)
- JAUSS, HANS ROBERT, *Pour une esthétique de la réception*, trad. par Claude Maillard, Paris, Gallimard, 1978. (Citato a p. 119.)

- ĴAVAXIŠVILI, IVANE, *K'art'veli eris istoria* [*Histoire de la nation géorgienne*], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1965. (Citato a p. 105.)
- *Sinas mt'is k'art'ul xelnacert'a aġceriloba* [*La description des manuscrits géorgiens du Mont Sinai*], Tbilissi, Mec'niereba, 1947. (Citato a p. 100.)
- Jlispirmi et ġvt'ismšoblisani*, textes recueillis, annotés et préfacés par Helene Metreveli, Tbilissi, Mec'niereba, 1971. (Citato a p. 101.)
- KARST, JOSEPH, *Littérature géorgienne chrétienne*, Paris, Bloud et Gay, 1934. (Citato a p. 101.)
- KEKELIJE, KORNELI, *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan* [*Etudes sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1962. (Citato a p. 118.)
- *Jveli k'art'uli literaturis istoria* [*Histoire de l'ancienne littérature géorgienne*], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1958. (Citato a p. 105.)
- KOBIJE, DAVIT', *Šabnames k'art'uli versiebis sparsuli cvaroebi* [*Les sources persanes des versions géorgiennes de Shahnamé*], Tbilissi, Académie des sciences de Rss de Géorgie, 1959. (Citato a p. 106.)
- KONRAD, NIKOLAJ, *Izbrannye trudy. Literatura i Teatr* [*Ouvrages choisis. La littérature et le Théâtre*], Moscou, Nauka, 1978. (Citato a p. 117.)
- KOPALIANI, ANA e SALOME BENIDJE, *K'art'ul enaze 1991 clidan mimdinare mt'argmnelobit'i proc'esis mimoxilva* [*L'analyse du processus de traduction en Géorgie depuis 1991*], 2012, <http://www.bookplatform.org/ka/activities/i66-translations-from-ge-ge.html>. (Citato a p. 118.)
- LOBŽANIJE, GIORGI, *K'art'ul-sparsuli literaturuli urt'iert'obebebis kvlevis istoria* [*Histoire de l'étude des échanges littéraires perso-géorgiens*], in *K'art'ul-sazġvargarét'uli literaturuli urt'iert'obebebis kvlevis istoria* [*Histoire de l'étude des échanges littéraires entre la Géorgie et l'étranger*], sous la dir. d'Elguġa Xint'ibije, Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 2011, pp. 134–161. (Citato a p. 105.)
- LOMOURI, NODAR, *K'ristianobis gavrc'eleba sak'art'veloši* [*La propagation et l'ancrage du christianisme en Géorgie*], Tbilissi, Patriarcat géorgien, 2009. (Citato a p. 100.)
- MARR, NIKOLAJ, *Cerili Vep'xistqaosnis gamo* [*A propos de Vep'xistqaosani*], in «Teatri», II (12 mars 1890). (Citato a p. 106.)
- Le Synaxaire géorgien. Rédaction ancienne de l'Union arméno-géorgienne, publié et traduit d'après le manuscrit du couvent Ivron du Mont Athos*, in «Patrologia orientalis», XIX (1929), sous la dir. de Nikolaj Marr. (Citato a p. 102.)
- MELIK'IŠVILI, NINO, *Bibliur cignt'a jveli k'art'uli t'argmanebi* [*Les anciennes traductions géorgiennes des livres bibliques*], Tbilissi, Alilo, 2009. (Citato a p. 99.)
- MENABDE, LEVAN, *Jveli k'art'uli literaturuli urt'iert'obani* [*Les échanges littéraires en ancien géorgien*], in «Literaturuli jiebani», XXI (2001). (Citato a p. 100.)
- *Jveli k'art'uli mcerlobis kerebi* [*Les foyers de l'ancienne littérature géorgienne*], 2 voll., Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1962-1980. (Citato a p. 100.)
- MERABIŠVILI, INESA, *T'argmani - kulturqt'a dialogi* [*La traduction comme dialogue interculturel*], Batoumi, Association géorgienne de Byron, 2005. (Citato a p. 99.)

- MERČ'ULE, GIORGI, *Šromay da moğuacebay ġirsad c'xovrevisa cmindisa da netarisa mamisa čuenisa Grigol Ark'imandritisa* [La vie et l'oeuvre du père bienheureux l'Archimandrite Grégoire], in *Jveli k'art'uli aġiograf'iuli literaturis jeglebi* [Œuvres hagiographiques de l'ancienne littérature géorgienne], sous la dir. d'Ilia Abulaje, Académie des sciences de la RSS de Géorgie, 1964. (Citato a p. 101.)
- METREVELI, HELENE éd., *Cignni juelisa aġk'umisani* [Les livres de l'Ancien Testament], 3 t., Tbilissi, Mec'niereba, 1989-1991. (Citato a p. 99.)
- éd., *K'art'ul xelnacert'a aġceriloba qop'ili saeklesio muzeumis (A) kolek'c'iisa* [Description des manuscrits géorgiens de la collection (A) de l'ancien Musée de l'Eglise], Tbilissi, Mec'niereba, 1986. (Citato a p. 104.)
- *Le rôle de l'Athos dans l'histoire de la culture géorgienne*, in «Bedi Kartlisa», XLI (1983), pp. 17-26. (Citato a p. 103.)
- *Ujvelesi k'art'uli Iadgari* [Le plus ancien Iadgari], Tbilissi, Mec'niereba, 1980. (Citato a p. 102.)
- MICIŠVILI, NIKOLOZ, *K'art'uli mcerlobis axali gzebi* [Les nouveaux chemins de la culture géorgienne], in «K'art'uli mcerloba», I (1920). (Citato a p. 112.)
- MIGNE, JACQUES PAUL, *Nouvelle encyclopédie théologique*, 54 voll., Paris, Ateliers catholiques, 1851-59. (Citato a p. 103.)
- MIŠVÉLADZÉ, REVAZ éd., *Histoire de la littérature géorgienne moderne*, Tbilissi, Université de Tbilissi, 1990. (Citato a p. 115.)
- OUTTIER, BERNARD, *Le manuscrit de Tbilis A-249, un recueil traduit de l'arabe et sa physionomie primitive*, in «Bedi Kartlisa», xxxv (1977), pp. 97-106. (Citato a p. 101.)
- *Les enseignements des Pères, un recueil géorgien traduit de l'arabe*, in «Bedi Kartlisa», xxxi (1974), pp. 36-47. (Citato a p. 101.)
- P'ANĶIKIJE, DALI, *Ena-t'argmani-mkit'xveli*, [Langue-Traduction-Lecteur], Tbilissi, Une Maison d'édition à Tbilissi, 2002. (Citato a p. 98.)
- *K'art'uli t'argmanis istoriis sakit'xebi* [De l'histoire de la traduction en Géorgie], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1999. (Citato a p. 98.)
- *T'argmanis axali t'eoriebi da stilis ekivalentobis problema* [Les nouvelles théories de la traduction et le problème de l'équivalence stylistique], Tbilissi, Ganat'leba, 1995. (Citato a p. 98.)
- *T'argmanis t'oria da prak'tika* [Théorie et pratique de la traduction], Tbilissi, Ganat'leba, 1988. (Citato a p. 98.)
- PIRANDELLO, LUIGI, *K'orcinebis ġame* [Première nuit], trad. par E. Gogolašvili, Tbilissi, Literatura da xelovneba, 1964. (Citato a p. 116.)
- QAUXČ'İŠVILI, SIMON, *Bizantiuri literaturis istoria* [Histoire de la littérature byzantine], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1963. (Citato a p. 118.)
- ROBAK'IJE, GRIGOL, *Simart'le č'emt'vis quelap'eria* [La vérité avant toute chose], Tbilissi, Djek-service, 1996. (Citato a p. 112.)
- Pavles epistolet'a k'art'uli versiebi* [Versions géorgiennes des Epîtres de Paul], in *Jveli k'art'uli enis kat'edris šromebi* [Travaux de la chaire de l'ancien géorgien], sous la dir. d'Akaki Šanije, Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1974, xvi. (Citato a p. 99.)

- TABIJE, TIC'IAN, *Autoportreti* [*L'Autoportrait*], in Idem, *Lek'sebi, poemrbi, proza, cerilebi* [*Poésies, poèmes, prose, lettres*], Tbilissi, Mérani, 1985. (Citato a p. 112.)
- *C'isp'eri qancebit'* [*Avec les Cornes bleues*], in «C'isp'eri qancebi», I (1916). (Citato a p. 112.)
- *Dadaizmi da C'isp'eri qancebi* [*Le dadaïsme et les Cornes bleues*], in «Meoc'nebe niamorebi», X (1923). (Citato a p. 113.)
- *Ironia da c'inizmi* [*L'ironie et le cynisme*], in «Meoc'nebe niamorebi», IX (1923). (Citato a p. 113.)
- TARCHNISHVILI, MICHEL, *Le grand lectionnaire de l'église de Jérusalem (V^e-VIII^e siècles)*, 4 voll., Louvain, Peeters, 1959-60. (Citato a p. 102.)
- T'xzulebat'a krebuli 7tomad* [*Œuvres en 7 tomes*], Tbilissi, Sabçot'a Sak'art'velo, 1965, III. (Citato a p. 101.)
- VON KLAPROTH, JULIUS, *Vocabulaire et grammaire de la langue géorgienne*, Paris, Dondey-Dupré, 1827. (Citato a p. 108.)
- XINT'IBIJE, AKAKI, *Galaktioni t'u C'isp'erqancelebi?* [*Galaktion ou les poètes des Cornes bleues?*], Tbilissi, Goulani, 1992. (Citato a p. 110.)
- XINT'IBIJE, ELGUJA, *K'art'ul-bizantiuri literaturuli urt'iert'obis istoriisat'vis* [*Pour l'histoire des relations littéraires géorgiano-byzantines*], Tbilissi, Université d'Etat de Tbilissi, 1982. (Citato a p. 118.)
- ZOLA, EMILE, *K'alt'a bedniereba* [*Au bonheur des Dames*], trad. par G. Melaje, Tbilissi, Literatura da xelovneba, 1964. (Citato a p. 116.)

PAROLE CHIAVE

Géorgie, traduction, littérature, tradition.

NOTIZIE DELL'AUTRICE

Maia Varsimashvili-Raphael ha compiuto gli studi presso l'Università di Stato di Tbilisi, dove ha conseguito il dottorato; successivamente dottore di ricerca in Letteratura comparata presso Université Paris Ouest Nanterre La Défense, è traduttrice dal georgiano in francese e viceversa.

maia.raaphael@orange.fr


COME CITARE QUESTO ARTICOLO

MAIA VARSIMASHVILI-RAPHAEL, *Traduction et quête identitaire. Le cas de la Géorgie*, in «Ticontre. Teoria Testo Traduzione», III (2015), pp. 97–124.

L'articolo è reperibile al sito www.ticontre.org.



INFORMATIVA SUL COPYRIGHT

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Sommario – Ticontre. Teoria Testo Traduzione – III (2015)

LA TRADUZIONE COME GENESI E PALINGENESI DELLA LETTERATURA	I
a cura di P. Cattani, M. Fadini e F. Saviotti	
<i>In principio fuit interpres</i>	3
ANNA BELTRAMETTI, <i>Le provocazioni di Antigone e quelle di Creonte. Come e perché tradurle oggi per il pubblico</i>	13
ALESSIO COLLURA, <i>L'Evangelium Nicodemi e le traduzioni romanze</i>	29
MARGHERITA LECCO, <i>Gaimar, Wace e gli altri autori. La traduzione alle origini della letteratura anglo-normanna</i>	49
VERONIKA ALTAŠINA, <i>La traduction des romans français et les débats sur le roman en Russie au XVIII^e siècle</i>	69
ROSARIO GENNARO, <i>La traduzione e la «nuova letteratura». Il modernismo novecentista (tra nazionalismo e interculturalità)</i>	79
MAIA VARSIMASHVILI-RAPHAEL, <i>Traduction et quête identitaire. Le cas de la Géorgie</i>	97
IRENA KRISTEVA, <i>Le rôle de la traduction dans la constitution de la prose fondamentale bulgare</i>	125
JOEL GILBERTHORPE, <i>Translation as Genesis</i>	141
SUSAN BASSNETT, <i>The Complexities of Translating Poetry</i>	157
TEORIA E PRATICA DELLA TRADUZIONE	169
RICCARDO RAIMONDO, <i>Territori di Babele. Aforismi sulla traduzione di Jean-Yves Masson</i>	171
LAURA ORGANTE, <i>Coleridge e il Novecento italiano. Luzi, Fenoglio e Giudici traduttori della Rime of the Ancient Mariner</i>	181
REPRINTS	201
PAUL HAZARD, <i>Romantisme italien et romantisme européen</i> (a cura di Paola Cattani)	203
PAUL OSKAR KRISTELLER, <i>L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana</i> (a cura di Camilla Russo)	227
INDICE DEI NOMI	253
CREDITI	259

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE

NUMERO 3 - APRILE 2015

*con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento*

www.ticontre.org

Registrazione presso il Tribunale di Trento n. 14 dell'11 luglio 2013


Direttore responsabile: PIETRO TARAVACCI

ISSN 2284-4473

Le proposte di pubblicazione per le sezioni *Saggi e Teoria e pratica della traduzione* possono essere presentate in qualsiasi momento e devono essere inserite nella piattaforma OJS della rivista, seguendo [queste](#) indicazioni. Per la sezione monografica, invece, le date di scadenza e la modalità di presentazione dei contributi sono reperibili nel *call for contribution* relativo. I *Reprints* sono curati direttamente dalla Redazione. I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

Si invitano gli autori a predisporre le proposte secondo le norme redazionali ed editoriali previste dalla redazione; tali norme sono consultabili a [questa](#) pagina web e in appendice al primo numero della rivista.

Informativa sul copyright

 La rivista «Ticontre. Teoria Testo Traduzione» e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza **Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported**; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.